56205/M/1

MÉDECINE

2

JOHN BROWN.

42550

MEDECINE PORTATIVE,

OU

GUIDE DE SANTÉ,

A L'USAGE DE TOUT LE MONDE.

Par une Société de Médecins de Vienne.

Traduit par D.....s, Médecin ; orné du portrait du Docteur John Brown.

Prix, 1 f. 50 c.

A PARIS.

Chez PIRONNET, Libraire, Palais du Tribunat, Galerie de bois, n.° 259.

AN XI.

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

AVIS.

Le même Libraire tient un *Cabinet de lecture*, par abonnemens au mois, ou au volume.

On trouve à ce Cabinet, toutes les nouveautés qui paraissent journellement, ainsi qu'un assortiment de bons ouvrages modernes; on s'y charge de toutes commissions en librairie, tant pour Paris que pour les départemens.

On y trouve aussi les ouvrages suivans :

La description historique et géographique de l'Indostan, par James Rennell, traduit de l'Anglais, par J. B. Bouchèseiche, 3 *vol. in*-8. et atlas, prix 21 f.

Le Maître Anglais, par William Cobbett, 2e. édition, 1 *vol. in*-8. 3 l. 10

Aristippe, par Wieland, 5 *vol. in*-8°, *fig.* 17 l.

Méthode abrégé, simple et facile, pour apprendre, en trois mois, les vrais principes de la langue française, par Galimard; 2e. édition, *in*-12. 1 l. 5

PRÉFACE.

S'IL est à désirer que le public soit éclairé dans quelque partie des connaissances humaines, c'est sans doute en médecine. L'ignorance et sur-tout les préjugés nous exposent sans cesse à une infinité de maladies, en nous empêchant d'en prévenir la cause, ou de recourir à tems aux véritables remèdes.

Pénétrés de cette vérité, les plus célèbres médecins de notre siècle, les Unzer, les Tissot, les Gruner, les Mai, les Weikardt, et beaucoup d'autres n'omirent rien pour répandre des lumières sur une partie si importante à notre existence, soit par des journaux, soit par des almanachs même, et des ouvrages plus légers encore et à la portée du peuple. Le succès couronna en partie leurs efforts philantropiques, et les aurait encore couronnés d'une manière plus sensible, si quelques-uns de ces médecins célèbres n'étaient allés trop loin, en voulant, pour ainsi dire, populariser la médecine, et donner au public des leçons dont il lui était impossible de profiter. Loin de suivre leur exemple en ce point, nous

n'avons en vue, en publiant ce *Guide de santé*, que d'éclairer ceux même qui n'ont aucunes connaissances médicales sur les causes d'un grand nombre de maladies, de manière à leur donner les moyens de les éviter, de détruire des préjugés répandus sur quelques objets de médecine, et de constater les progrès qu'on a faits depuis quelque tems dans l'art de guérir.

BIOGRAPHIE

DU DOCTEUR JOHN BROWN,

Suivie de l'Histoire de sa Doctrine,

Par JOSEPH FRANK, *premier médecin de l'hôpital général de Vienne.*

LA réputation du docteur Brown, la considération dont il a joui, non-seulement parmi les médecins, mais parmi tous ceux qui ont eu quelque connaissance de ses talens et de son mérite, ont fait penser aux éditeurs de cet ouvrage, que la vie de ce célèbre médecin ne pourrait manquer d'inspirer un grand intérêt, et ne pouvait être mieux placée qu'à la tête d'un recueil destiné à réunir les faits les plus utiles, les plus curieux, les plus importans des fastes de la médecine.

John Brown naquit l'an 1735 ou 1736, à Buncle, dans le comté de *Werwick*, en Ecosse. Quoiqu'on ne sache pas exactement quelle fut la profession de son père, il est à présumer qu'il n'appartenait pas à une classe bien relevée, puisqu'il fit apprendre

à son fils le métier de tisserand. Mais dès sa plus tendre jeunesse, Brown montra des dispositions, qui engagèrent ses parens à changer sa destination, et à le faire étudier. On l'envoya au collège de Dunx, où le développement de ses talens naturels excita bientôt une admiration générale. Il avait à peine passé deux ans dans ce collège, qu'il comprenait tous les auteurs classiques latins, et qu'il avait fait les mêmes progrès dans la langue grecque. Sa mémoire était si prodigieuse, qu'il lui suffisait de lire une fois, pour réciter aussitôt par cœur, sans omettre un seul mot.

Un écrivain anonyme (1), qui semble être bien instruit de la vie et du caractère de Brown, assure que pendant la moisson il se louait en qualité de moissonneur, afin de se procurer de moyens pour continuer ses études. Son habileté et son application l'ayant rendu recommandable à ses maîtres, ils lui conférèrent une place d'aide dans l'école; ce qui lui fournit, avec l'argent qu'il gagna du travail de ses mains, de quoi subsister et pourvoir aux dépenses nécessaires à son instruction.

(1) Analytical rewiew : august. 1785, p. 450.

Lorsque Brown quitta le collège de Duux, il était posé, modeste, extrêmement religieux, et partisan zélé de la secte des Séparatistes (Wighs). Les chefs de cette secte s'en étaient déjà apperçus et se proposaient de ne rien négliger pour l'engager à se dévouer à l'état ecclésiastique ; ils ne se trompaient pas sur ses dispositions ; Brown avait toutes les qualités requises pour devenir un terrible propagandiste de la doctrine qu'il embrasserait.

Brown réunissait encore les forces du corps celles de l'esprit. N'étant que garçon, il t un jour d'été un voyage de cinquante milles nglais. Quelques années après, il se mit en oute vers une heure après midi, marcha oute la nuit, et le lendemain jusqu'à deux eures du soir, ne se reposa pas plus d'une eure et ne prit qu'un seul, mais à la vérité ès-abondant repas. Au reste, on sait que ojours il fit un très-noble usage de son ns, et sur-tout ne restait jamais oisif.

Tandis que Brown se perfectionnait dans religion et dans les sciences, une circonsce le détourna tout-à-coup du sentier il avait suivi avec tant d'ardeur jusqu'as. Un jour ses compagnons d'étude l'enèrent ou plutôt le forcèrent d'aller au

sermon à l'église écossaise. Il y alla avec eux ; et ayant été cité, à cause de cela, devant le tribunal des Séparatistes, au lieu de demander pardon de ses participations criminelles à un service profane, il renonça à ses principes, et se déclara pour l'église dominante.

En 1755, sa réputation de philosophe le fit rechercher par une famille assez distinguée, pour une place d'instituteur dans le voisinage de Dunx ; mais il ne la conserva pas long-tems, probablement à cause de son extérieur, qui n'annonçait qu'un esprit sévère, de la bigotterie et du pédantisme.

Delà Brown passa à l'Université d'Edimbourg, et y étudia la théologie, avec cette distinction qui l'avait rendu recommandable à ses maîtres dans toute sa carrière académique ; mais il fut bientôt dégoûté de ce genre d'étude ; l'ayant abandonné, la médecine devint enfin la divinité à laquelle il voulut sacrifier. N'y trouvant pas des moyens suffisans pour vivre, il se mit à donner des leçons de langue latine, et à traduire en latin, pour les étudians, les *disputes inaugurales* ; travail qui lui réussit si bien, que ses traductions ordinaires pouvaient toujours passer pour des chefs-d'œuvres. Aussi ré-

pondit-il un jour au compliment qu'on voulut lui faire à ce sujet : *J'ai maintenant découvert mon côté fort ; je veux et il me faut le pousser si loin, que je puisse aller un jour visiter mes malades dans ma propre voiture.*

Vers la fin de l'année 1759, Brown reçut des billets d'entrée libre dans la salle des préleçons des professeurs d'Edimbourg. Il sut si bien en profiter, qu'en peu de tems il se rendit capable d'offrir ses services aux élèves pour travailler une dispute d'après chaque système, selon qu'on l'exigeait de lui. On ne sait rien de plus particulier de ses quatre premières années. Un de ses anciens amis assure l'avoir connu en grande réputation parmi ses compagnons d'étude ; distinction qu'on ne peut soutenir que par les talens et l'application.

Brown se trouvant dans une situation plus aisée, se maria en 1765. Pour augmenter son revenu, il établit un pensionnat de jeunes étudians, qui fut très-suivi ; mais il mit si peu d'économie dans son ménage, qu'il fit bientôt banqueroute. Quoiqu'il fût bien déchu en 1770, il conservait néanmoins sa tranquillité, et se montrait entièrement, suivant l'expression de son poëte favori, Horace, *satis inter vilia fortis.* Il faisait con-

sister son bonheur à savourer les plaisirs purs de la vie domestique, en s'acquittant des devoirs d'époux fidèle et de père tendre. Il fréquentait toujours les préleçons de médecine, en sorte qu'il étudia cette science dix à onze ans méthodiquement. (Si à cet exemple, on ajoute celui du grand *Van Swieten*, qui fréquenta les leçons de l'immortel *Boërrhaave* pendant 20 ans, on ne peut pas interpréter avantageusement la conduite du grand nombre des jeunes médecins, qui n'ont pas plutôt reçu le grade de docteur, qu'ils renoncent pour toujours aux instituts de médecine.) Brown sut s'attacher le célèbre Cullen, professeur de médecine-pratique, homme plein de mérite: Celui-ci lui permit enfin de donner la leçon du soir, dans laquelle il répétait la préleçon du matin du professeur, qu'il expliquait même peut-être. Beddoës prétend que Cullen lui avait confié ses propres écrits pour cette fin. Le docteur Odier dément cette assertion, et assure que Brown ne donnait pas ses leçons en lisant des cahiers, mais bien ce qu'il avait écrit aux préleçons de Cullen (*Bibliothèque Britannique*, n°. 40 *de la Collection entière*, vol. V, août 1797, 2e. quinzaine, pag. 370, note 1.). Cullen tint sur les fonds de bap-

tême le fils aîné de Brown. Malgré cela, cette amitié ne fut pas de longue durée, et Brown rompit avec Cullen, sans qu'on ait pu dire exactement la cause de cette rupture : il est probable que Brown s'imagina que Cullen pouvait, s'il eût voulu, le tirer aisément de la triste situation où il se trouvait. L'anecdote suivante vient à l'appui de cette présomption : Une place de professeur à l'Université d'Edimbourg étant venue à vaquer, Brown se mit sur les rangs pour l'occuper ; mais il était si neuf dans le monde, qu'il croyait fermement que la meilleure recommandation pour devenir professeur, était celle d'un cœur honnête et d'une capacité distinguée. Sa pétition étant parvenue à la magistrature d'Edimbourg, ces messieurs demandèrent quel était ce candidat inconnu, qui n'était pas recommandé. En voyant son nom, Cullen parut réfléchir sérieusement ou en fit semblant, et s'écria dans le dialecte trivial d'Edimbourg : « *Serait-ce peut-être par hasard notre Jean !* » Cette exclamation de mépris fut cause qu'on n'eut plus d'égards au nom de Brown, et qu'on éloigna ainsi un homme dont les curateurs de l'Université d'Edimbourg trouveront difficilement l'occasion de refuser le

semblable de sitôt. Peu de tems après, Brown sollicita une place de membre à la société de physique, et en fut également écarté par Cullen. Dès lors ils furent les deux plus grands ennemis. Cependant Brown n'en fut pas moins nommé en 1776 président de la Société de Médecine à Edimbourg, et choisi de nouveau en 1780.

Quinze ans s'étaient écoulés durant lesquels Brown s'était appliqué à l'étude de l'art médical, sans qu'aucune de ses parties eût satisfait son esprit philosophe. Il n'était même pas encore en état de soulager et encore moins de dissiper la goutte et autres maladies auxquelles il était sujet lui-même. Il commença à s'accorder avec une infinité de grands hommes, sur l'incertitude et l'impénétrabilité de l'art de guérir. Il douta de tout, mesura ses forces, et tenta jusqu'où elles pouvaient le conduire. Bientôt il remarqua qu'une des principales causes de l'état déplorable de la médecine, consiste en ce que les médecins s'attachent servilement et constamment aux principes de la logique d'Aristote, dans toutes leurs recherches, et oublient les règles d'or de l'immortel *Baco de Verulam*, dont l'influence bienfaisante donna l'essor à toutes les sciences, en

les faisant avancer à pas de géant vers la perfection. D'après cette remarque, il se rendit facilement raison de ce qui fait que les médecins peuvent parler encore de propriétés occultes, d'âcreté rhumatismale, catarrhale et d'autres chimères, tandis que dans les autres parties de la physique on s'est fait une loi de ne se fonder sur aucun principe qui ne soit un axiôme, ou qui ne soit démontré par des expériences. Plein de confiance en une philosophie pure et critique, entouré des sciences auxiliaires, Brown mit la main à cette grande œuvre, essaya d'affermir l'art de guérir sur des bases certaines, fixes et simples, et de l'élever ainsi à la dignité de doctrine. Il offrit cet essai au public, non pas comme travail accompli, mais comme une *statue brute*, susceptible d'une plus grande perfection et d'un meilleur poli, sous le titre de *Principes sur l'Art de Guérir*; cet ouvrage parut en 1780, et la seconde édition fut publiée à Londres en 1787. Brown aurait pu intituler son ouvrage avec plus de raison : *Lois de la Nature Vivante*, puisqu'on peut faire l'application des principes qu'il contient à tout ce qui vit sous la forme d'une plante ou d'un animal. Les applaudissemens dont ses amis honorèrent cet

essai, l'engagèrent à donner des prélecons sur sa théorie. Malgré les rapports des éleves avec d'autres maîtres rivaux et curieux de Brown, et qui empêchèrent que ses leçons ne fussent autant fréquentées ; cependant on remarqua toujours que les meilleures têtes parmi les jeunes gens étaient des *Browniens*, nom que l'on donnait alors par dérision aux partisans de Brown.

On ne sait pas positivement en quelle année il commença à donner ses prélecons ; mais il est certain qu'il n'obtint la dignité doctorale que plus tard, et pas même à Edimbourg, mais à l'Université de Saint-André. Ses écoliers formèrent une cavalcade pour le recevoir à son retour, et s'efforcèrent de donner un air de triomphe à son entrée ; au moins Brown prenait-il plaisir à faire le tableau de la solemnité de cette fête, toutes les fois que l'occasion se présentait d'en parler. Sa réputation et sa présence causaient la plus vive sensation. Il eut bientôt un grand nombre de partisans et d'ennemis. Ses partisans se répandirent en sarcasmes contre les professeurs, les médecins de l'hôpital, et les sociétés de médecine. On s'échauffa de part et d'autre ; des disputes de l'école on passait souvent à des voies de fait de sorte

qu'enfin la société de médecine se vit obligée de faire une loi, par laquelle celui de ses membres qui en provoquerait un autre au combat, à la suite d'une dispute scolastique, serait chassé de la Société.

Cependant la situation pécuniaire de Brown devenait tous les jours plus critique; elle devint telle enfin qu'on le mit en prison pour dettes. Mais sa doctrine ne demeura pas captive avec lui; semblable à Socrate, il vit ses écoliers accourir pour recevoir ses leçons. Soit chagrin, soit intempérance, comme le prétend Beddoës, la santé de Brown s'altéra beaucoup dans cette prison. Il semble que Beddoes l'a calomnié en l'accusant du vice d'ivrognerie, puisque dans une lettre insérée dans le *Courrier de Londres*, un de ses amis assure qu'il ne l'a jamais vu ivre de liqueur spiritueuse. Si cette assertion est fondée, les adversaires de la nouvelle doctrine ont prodigué à tort les épithètes de grand buveur, d'ivrogne, dont ils honorent Brown si libéralement; si elle ne l'est pas, nous pourrions peut-être l'excuser, en disant que ce vice est commun aux Anglais de presque toutes les classes; mais nous prions seulement de ne pas se servir de cette circonstance pour calomnier sa doctrine, en

répandant dans le public qu'elle porte à l'ivrognerie.

Brown en sortant de sa prison ne voulut plus demeurer à Edimbourg, et exécuta un plan qu'il avait projetté depuis long-tems. Il partit pour Londres en 1786, portant le cri de Scipion contre l'ingratitude de sa patrie, sinon sur ses lèvres, au moins dans son cœur. Il vécut d'abord très-retiré; cependant il annonça des préleçons, mais qui ne réussirent pas. En 1787 il publia un ouvrage anonyme (*Observations on the principles of the old system of physic; exhibiting a kompend of the new doctrin*), dans lequel il fit connaître sa doctrine, en tâchant de la mettre à la portée du peuple. Mais Brown ne possédait pas l'art de traiter une partie scientifique d'une manière populaire.

Quoiqu'on n'ait aucune preuve d'une guerre ouverte de la part des médecins de Londres contre Brown, on doit bien présumer qu'il ne pouvait pas espérer d'accueil amical de la part de ses collègues. Dans tout pays, dit Beddoës, il n'y a que l'opinion publique qui puisse engager les anciens médecins à supporter les nouveaux. Mais le système de Brown était trop peu connu, pour que l'opinion publique eût pu se déclarer

en sa faveur. Cependant il parlait toujours avec un sentiment d'enthousiasme, *et dans la conviction la plus vive du triomphe que son système obtiendrait un jour.*

Sa position devenait chaque jour plus triste. Un charlatan de Londres voulut tenter alors de tirer parti de son nom. Il fit une composition de médicamens stimulans les plus forts, qu'il se proposait de vendre sous le titre de *pilules excitantes de Brown.* Il offrit à celui-ci une somme assez considérable, argent comptant, et une partie du gain, s'il voulait consentir à approuver son projet. Tout misérable qu'il était, quelque besoin qu'il eût d'argent, il rejetta une pareille offre avec mépris : trait qui prouve sa loyauté, et combien il avait d'éloignement pour toute espèce de charlatanerie. Enfin il succomba sous le poids du malheur, et mourut d'apoplexie le 7 octobre 1788, âgé d'environ 52 ans. Le docteur *Robertson* prétend qu'il avait pris par erreur une dose trop forte de *Laudanum*, le soir avant d'aller se coucher. Peu de tems avant sa mort, Brown donna encore une nouvelle traduction de ses *Élémens*, avec des notes ; traduction qu'il avait soignée et considérablement augmentée, et qu'on imprima aux Etats-Unis d'A-

mérique. (*The elements of Medecine, or a translation of the* elementa medicinæ brunonis ; *with large notes illustrations and comments, by the author of the original-work. A new edition. Philadelphia. Printed by Dopson.*)

Brown laissa une famille nombreuse : deux fils et quatre filles. Son fils aîné étudie la médecine à Edimbourg, où il reçoit des secours des professeurs et des écoliers. Il mérite par ses talens une meilleure destinée que celle de son malheureux père. Le célèbre Beddoës a publié en 1795, en faveur de la veuve, une nouvelle édition des œuvres de Brown, enrichie de notes et de sa biographie. D'autres personnes bienfaisantes vinrent encore au secours de cette famille.

Tel est l'extrait de la Biographie de Brown, publiée par Beddoës, et qui prouve suffisamment que ce ne fut pas un ignorant ni un homme brut, comme ses adversaires, en Allemagne, le soutiennent.

Le malheur constant qui le poursuivait à chaque pas, explique assez pourquoi sa doctrine trouva tant d'obstacles pendant sa vie ; car pour se faire des partisans, il faut être au sein du bonheur, et pouvoir en répandre une partie sur tous ceux dont on veut faire

les prosélytes. Brown ne pouvait pas faire ce que d'autres chefs de sectes en médecine ont fait. La plupart d'entr'eux étaient revêtus de dignités, de places dans l'état, qui leur donnaient mille moyens de faire valoir leurs opinions, et de trouver aisément des apôtres de leur doctrine parmi la foule des médecins ou ambitieux ou indigens. Mais Brown, qui ne fut ni professeur, ni conseiller, ni baron, qui avait pour ennemis les plus accrédités de ses collègues, ne pouvait compter sur d'autre appui, pour étendre sa doctrine, que sur celui qu'à la longue trouve toujours la vérité, *sur le tems;* et il l'a trouvé en effet. Déja la doctrine de l'illustre Brown a fixé l'attention de toutes les nations, et un grand nombre de médecins célèbres, dans toutes les parties du monde, se sont rangés sous ses drapeaux. En réunissant leurs efforts pour répandre cette doctrine et les avantages qu'elle procure, ils ne peuvent pas certainement avoir leur fortune particulière pour but; car ils s'engagent dans un combat où il ne s'agit de rien moins que de lutter contre des préjugés reçus par-tout.

Le récit suivant, dont je garantis l'exactitude en qualité de témoin et d'acteur, couvera comment la doctrine de Brown est

sortie du lieu où elle avait pris naissance pour se propager chez l'étranger, et mériter la considération dont elle jouit à présent.

Accompagnant mon père dans un voyage qu'il fit en Suisse en 1791, je me trouvai à Zurich dans un cercle de médecins de nos amis. Quelqu'un de la société raconta qu'il avait lu dans un journal, qu'un médecin d'Edimbourg prétendait guérir toutes les maladies par l'opium, l'eau-de-vie et le rossbeef, et que ce médecin se nommait *Brown*. On se mit à rire du bon homme, sans prendre la peine de s'informer de ses principes. De retour à Pavie, un de mes amis, Vincent Solenghi, alors médecin dans cette dernière ville, me pria de lui donner des nouvelles de médecine. Entr'autres choses, je lui racontai l'anecdote de Brown ; après avoir ri de mon ignorance sur une chose qui devrait tant intéresser les médecins, il m'assura qu'on m'avait mal informé ; que le docteur Brown était bien éloigné de soutenir une telle absurdité ; qu'il avait au contraire fait des découvertes qui étonneraient le monde entier ; qu'à la vérité il n'en connaisait pas l'ouvrage du maître, mais celui de son élève *Robert Jones* ; et il ajouta en confidence que c'était aux principes que renfermait cet ouvrage

vrage qu'il était redevable de la connaissance
le certaines méthodes qui le distinguait d'une
nanière si avantageuse dans la pratique.
Cette ouverture de la part d'un homme dont
es talens et les lumières étaient généraleent reconnus, et lui avaient acquis l'estime
es professeurs les plus célèbres de l'univerité de Pavie, fit l'impression la plus proonde sur mon esprit. Je commençai par lire
ouvrage de Jones, que je trouvai par haard dans la bibliothèque de mon père. Mais
olenghi, voyant que je ne saisissais pas bien
es idées présentées dans une langue qui ne
n'était pas familière, s'offrit à lire avec moi.
J'acceptai la proposition, uniquement pour
n'exercer dans la langue anglaise, dans laquelle il excellait ; car je ne me serais pas fiaré que j'eusse encore à apprendre quelque
hose en médecine ; mais je me convainquis
ientôt combien je m'étais trompé. Je vis que
méthode que Brown employait pour déelopper ses principes, était de telle nature,
ne quand même son essai d'amener l'art à en
voir de simples et de certains, ne réussirait
as, on acquerrait toujours tôt ou tard, à l'aide
e ce guide, et par des expériences répétées,
degré de perfection que l'on observe dans
s autres branches des sciences physiques.

Lorsque je m'occupais ainsi, et sans relâche, de l'étude de la théorie de Brown, une circonstance me fit perdre mon Mentor Brownien, qui partit de Pavie pour se rendre à Rome, où il exerce la médecine avec la plus grande distinction. Quoique cet évènement eût dû retarder la perfection de mon analyse, cependant je n'abandonnai pas mon dessein; je puis même assurer que je sentais en moi le desir d'acquérir la connaissance parfaite de la nouvelle doctrine, s'accroître de jour en jour. Ayant lu et étudié plusieurs fois tout l'ouvrage élémentaire de Brown que le docteur Scaffi, médecin à Genève, m'avait prêté, et l'ayant comparé à celui de son commentateur, je cédai au sentiment satisfaisant de la conviction, et j'admis *les principes de Brown* comme *valant en théorie :* je dis *en théorie*, parce que je n'avais pas l'occasion alors d'en déterminer la valeur pratique par des expériences. Mais cette occasion se présenta bientôt, lorsque, dans l'été de 1792, on confia à mes soins quelques salles de malades à l'hôpital de Pavie.

Sachant d'une part combien on se joue souvent de la vie des hommes en faisant des expériences, et avec quelle prudence le médecin honnête et probe doit procéder dans

ce cas ; considérant d'une autre part, que si on ne hasarde de faire quelques pas au-delà de la méthode généralement adoptée, on retarde les progrès de l'art de guérir, je commençai à prendre la doctrine de Brown pour règle de ma conduite, seulement lorsque la méthode ordinaire ne pourrait plus être d'aucune efficacité. Il régnait alors beaucoup de fièvres tierces et quartes ; les malades se plaignaient d'amertume de bouche ; leur langue était chargée, leur estomac venteux ; plusieurs vomissaient la bile, et tous se plaignaient de faiblesse. Au lieu de suivre la routine de l'art, qui consiste à purger jusqu'à ce que tous les symptômes dont on vient de parler soient disparus, ou, comme il arrive le plus souvent, jusqu'à ce que les malades, dans le vrai sens du mot, ne puissent plus se remuer, je me contentai de prescrire un seul purgatif, et j'ordonnai d'abord le quinquina avec ou sans vin, et d'autres remèdes fortifians. L'effet général fut une guérison plus prompte. Cependant, ayant observé que la maladie et l'état de faiblesse augmentaient toujours après le purgatif, je commençai d'abord par donner les fortifians aux malades qui, avant le commencement de la maladie, n'avaient pas commis des

excès de débauche (dans ces derniers cas le mal étant plutôt une affection locale des organes digestifs), sans les avoir fait évacuer auparavant; et alors je vis les malades guérir encore plus vîte. J'eus une grande satisfaction de lire dans l'ouvrage du célebre médecin de Modène, Torti, mort depuis longtems, que ma méthode n'était pas nouvelle. Ce médecin, si justement estimé des gens de l'art, s'exprime de la manière suivante : « Un vomitif ou purgatif est souvent ce qui » excite la fièvre, et la rend plus opiniâtre, » comme l'expérience le prouve; ou si la » fièvre, dissipée par le quinquina, se ré- » veille par tout purgatif, quelque léger » qu'il soit, comment peut-on espérer de » dissiper la matière morbifique par des mé- » decines qui agissent de même que les causes » qui excitent la fièvre, et qui rappellent » d'autant plus sûrement la maladie à peine » dissipée? etc. » Rien ne pouvait me satisfaire davantage que de trouver une preuve pour ma méthode dans la pratique d'un ancien médecin.

Après avoir ainsi reconnu l'avantage de la nouvelle méthode dans les fièvres intermittentes, je fis un pas plus loin pour rechercher la meilleure manière de guérir les *fiè-*

vres continues, connues sous les noms de *fièvres bilieuse, putride, nerveuse ou maligne*. Ici le mauvais succès de la méthode ordinaire m'inspirait d'avance une grande confiance dans le plan curatif opposé; car quoiqu'on ne puisse pas nier que la maladie qu'on vient de nommer, et qu'on connaît sous divers noms, est tellement dangereuse, que même la méthode la plus convenable vient quelquefois y échouer, il n'est pas moins démontré que la routine ordinaire de l'attaquer par des vomitifs et des purgatifs, ou bien par des saignées, contribue davantage à la mort des malades que la nature de la maladie elle-même. J'observai également, d'une manière frappante, que dès que j'eus commencé à moins purger mes malades attaqués de fièvres bilieuse, putride ou nerveuse, et enfin à omettre toute évacuation, à moins qu'une surcharge de l'estomac ne l'eût exigée, non-seulement j'en sauvais un plus grand nombre, mais même ceux-ci recouvrèrent plutôt leurs forces. D'ailleurs il est aisé de se convaincre également que cette méthode n'est pas nouvelle.

Des médecins accoutumés à observer, ont remarqué, il y a long-tems, que les saignées, les évacuations, en un mot tout ce qui affai-

blit, est nuisible dans ces fièvres, et qu'il n'y a de secours à espérer que dans un usage convenable du camphre, du vin, du quinquina et d'autres remèdes semblables. Qu'on lise, pour s'en convaincre, les écrits des médecins modernes les plus célèbres, d'un *Riverius*, d'un *Morton*, et qu'on examine leur traitement dans ces maladies. Leur conduite dans la pratique était fondée, à la vérité, sur une théorie erronée, puisque l'un voulait corriger une prétendue putréfaction dans les humeurs, et que l'autre voulait, en excitant des sueurs, faire sortir le poison qui souvent n'existe pas. Mais il importe peu, pourvu que leur autorité me serve à prouver que la méthode que Brown propose pour la plus nombreuse classe des fièvres, est avantageuse dans la pratique, et appuyée sur l'expérience des meilleurs médecins.

Je passai, avec une curiosité extrême, à l'examen du plan curatif de Brown dans *les maladies inflammatoires*. Il admet deux classes d'inflammation dans les maladies internes, dont l'une doit se traiter par la méthode ordinaire débilitante, et l'autre par la fortifiante, parce qu'elle est accompagnée d'une fièvre qu'on appelle nerveuse ou putride. Il y avait long-tems que j'étais per-

suadé de la validité de la première méthode dans la pratique, puisqu'il n'y a aucun médecin qui doute de l'avantage d'une méthode qui, *dans les vraies inflammations*, conseille les saignées, les légers purgatifs, l'air frais, les boissons aqueuses et copieuses, la tranquillité de l'esprit et du corps, etc. Je vis que Brown s'écartait peu, à l'égard du traitement des maladies qu'on nomme vraies inflammations, de la méthode que l'Hippocrate du 17e. siècle, le grand Sydenham, proposa, et que le célèbre médecin Friller perfectionna. Ce serait donc une grande erreur de croire que Brown désapprouve les saignées et les purgatifs dans toutes les inflammations. Il en est très-éloigné; car il fait le plus grand usage de ces remèdes; mais, à la vérité, uniquement où ils sont nécessaires et indiqués. Ainsi, les personnes qui soutiennent le contraire, n'ont jamais lu les ouvrages de Brown, ou elles ne répandent de pareilles absurdités, que par méchanceté. C'est pourquoi je prie mes lecteurs non-seulement de ne pas y croire, mais d'en profiter pour les détruire, en leur opposant seulement la vérité.

Quant au traitement de la seconde classe des inflammations, qui, suivant Brown,

doit être fortifiant, j'étais encore irrésolu sur ce point, et je n'osais hasarder une expérience. Une *inflammation* et cependant une *faiblesse !* ceci me paraissait étrange. A la vérité, j'avais beaucoup entendu parler des inflammations qu'on appelle fausses ou bâtardes, et dans lesquelles les médecins défendent les saignées ; j'avais lu également dans les ouvrages de Schenk (observ. liv. VI, pag. 855. Schol. ad observ. 46) qu'il régna en 1348, une inflammation de poitrine extrêmement maligne, *dont à peine la dixième partie des malheureux qu'elle attaqua échappa au tombeau.* A la vérité, je connaissais également le sentiment du célèbre *Ballonius* (*Opera omnia epidemica*, t. I., p. 15), où il est dit : « On ordonnait *en vain les saignées* » dans les inflammations de poitrine mali» gnes, et les malades demandaient s'il n'y » avait d'autre remède dans le point de côté, » plus efficace que celui qu'on avait coutume » d'employer ; car le tombeau en avait en» glouti par centaines qui avaient été sai» gnés ». Je savais également que Sarcone, en 1773, avait sauvé à Naples, au moyen de l'opium, et Baglivius par le camphre, deux remèdes stimulans, une quantité énorme de malades atteints d'inflammation de poitrine, tandis

tandis que ceux à qui on avait tiré du sang étaient presque tous morts. Sûrement je n'ignorais pas que tout bon médecin administre le quinquina et les acides minéraux avec le meilleur succès dans l'esquinancie, qui est accompagnée d'une fièvre scarlatine maligne, et qui se termine par la gangrène; mais je ne regardai ces expériences que comme de pures exceptions à la règle, et ne voulus pas en courir le risque. Enfin, la considération suivante me tira de tout embarras, et me convainquit parfaitement que les cas d'inflammations qui exigent des fortifians, ne sont pas aussi rares qu'on se l'imagine ordinairement. Tout le monde sait que les chirurgiens traitent certaines inflammations des parties extérieures par des remèdes stimulans, lorsque le sujet souffrant est débile et épuisé, lorsque l'inflammation est de longue durée, si la suppuration ne s'établit pas comme il faut, ou s'il y a péril imminent de la gangrène. Alors ils n'épargnent pas le *stimulus* de la chaleur, de l'esprit-de-vin camphré, du quinquina et de l'opium; même dans certaines ophtalmies ils instillent quelques gouttes d'une dissolution d'opium faite dans le vin ou dans une autre liqueur spiritueuse, dans cet organe d'ailleurs extrêmement sen-

sible, ou même ils l'oignent avec de l'onguent composé de mercure sublimé corrosif ou de précipité rouge, et l'inflammation disparaît. Or, comme il n'y a point de différence essentielle entre la surface extérieure du corps et l'intérieure ; comme ces parties sont munies, ainsi que les autres, de nerfs et de vaisseaux qui ont la même origine, et qui sont soumis aux mêmes lois ; que toute la différence ne consiste que dans la forme et le mélange de la matière, je me décidai à faire usage des remèdes stimulans chez des malades sans forces, épuisés, qui avaient une inflammation de poitrine, et d'éviter les saignées, ainsi que toute autre évacuation; et le résultat de cette manière de traiter fut qu'il mourait moins de ces malades qu'il n'en mourait auparavant par la méthode affaiblissante. Jamais je n'ai eu de preuve plus frappante de l'excellence de la méthode contraire, que l'hiver dernier, où il a régné tant d'espèces de maladies, et surtout de poitrine, et qui ont coûté la vie au plus grand nombre de ceux qu'on a saignés : en suivant la nouvelle méthode, j'ai traité en janvier, février et mars de l'année 1800 (an 8), dans ma section à l'hôpital, quatre-vingt-six malades attaqués des plus violentes

inflammations de poitrine. De ce nombre il n'est mort qu'une seule femme, 48 heures après son entrée à l'hôpital, et on l'avait purgée auparavant.

Ayant fait l'examen de la valeur pratique de la doctrine brownienne dans les maladies dont je viens de parler, je le fis également dans les maladies qu'on nomme aiguës, et dans les maladies chroniques. Il ne serait pas d'une grande utilité à la plupart de mes lecteurs de donner ici le résultat *in abstracto* de ces recherches; c'est pourquoi je me contente de les rapporter *in concreto*, et en peu de mots. La *partie théorique* de la doctrine médicale de Brown est absolument nouvelle; sa partie pratique l'est également, si on la considère sous le rapport *de la connexion* qu'elle offre dans toutes ses parties; mais si l'on examine ces parties séparément, on verra qu'elle contient des vérités pour la plupart anciennes et connues depuis très-long-tems; car on n'a jamais manqué d'observateurs qui, par leur sagacité, découvrirent la marche de la nature dans l'état de maladie. Mais il manquait en médecine un principe général auquel les médecins pussent se rallier dans leurs recherches, et subordonner les observations qu'ils ayaient

faites. C'est pourquoi les découvertes les plus importantes et les plus utiles restaient toujours isolées, sans avantage général, et souvent même en contradiction évidente entr'elles; aussi l'on s'abandonna au mauvais génie de toutes les sciences, la doctrine des exceptions aux règles générales; ainsi arriva le plus grand fléau de l'humanité souffrante, la division des médecins entr'eux, et le pouvoir despotique de la mode en médecine. Il n'y a même jamais eu de coquette plus esclave des modes que cette science, si sérieuse par elle-même. Hippocrate et Sthal la placèrent d'abord près du lit du malade comme simple spectatrice, peignant avec précision le cours des maladies d'après tous les phénomènes, et en abandonnant la guérison à la bonne nature. Cette mode, qui au moins n'est pas en elle-même absolument nuisible, le céda à la plus nuisible de toutes, à la phlébotomanie (manie de saigner). Galien perforait tous les vaisseaux qu'il pouvait atteindre, et Bottal conseillait les saignées dans presque toutes les maladies; il comparait la masse du sang aux eaux d'une citerne, qui se purifient d'autant plus qu'on en puise davantage. Ce système fut rejeté par les médecins *alexi-pharmaques* (qui, en excitant

des sueurs, font sortir le poison du corps), parmi lesquels on distingue particulièrement *Sylvius*. Ils forcèrent toute l'Europe à se mettre au lit pour se délivrer, par la sueur, des principes de poisons qu'ils appréhendaient dans presque toutes les maladies. Cette méthode disparut devant les efforts de Sydenham, dont les partisans voyaient tout le genre humain en feu et en flammes, et épuisaient tous les règnes de la nature pour le *rafraîchir ;* enfin, cette routine tomba à son tour, et il s'en éleva une autre à sa place. Elle présenta le corps humain comme un cloaque dans lequel il se fait un amas continuel de bile, de saburres, de pituites et d'autres âcretés. D'après cela, il ne faut pas s'étonner qu'on ait recours si fréquemment, dans la pratique, aux purgatifs et à tous les évacuans. Cette dernière opinion est encore défendue et protégée par *nos médecins* d'aujourd'hui.

Un tableau semblable est bien propre, sans doute, à inspirer de la défiance contre toute doctrine nouvelle en médecine, et à la faire examiner mûrement et rigoureusement avant de l'admettre dans la pratique. Aussi doit-on croire que c'est pour cette raison que, dès son origine, la doctrine de

Brown trouva tant d'obstacles à sa propagation. Le premier en Italie, je pus m'instruire à fond de ses principes, et ma qualité de médecin au grand hospice de Milan me mit à même de me convaincre de son utilité dans la pratique. Une foule de curieux vinrent bientôt admirer l'influence bienfaisante de cette méthode nouvelle ; l'on me sollicita de donner des préleçons à un grand nombre d'élèves en médecine, sur la doctrine de Brown, et je cédai à leurs instances. Mais un mauvais génie parvint à tromper le ci-devant gouvernement de Milan, qui défendit aux répétiteurs d'enseigner cette doctrine. Cependant la bonne cause n'en souffrit rien; car mon père étant appelé à Vienne pour y être professeur de médecine-pratique et de clinique - interne, on me nomma son suppléant pour la même chaire qu'il occupait à l'université de Pavie. Devenu alors professeur, cette défense peu digne du dix-huitième siècle ne me frappant plus, je repris mes préleçons, que je continuai de donner, pendant deux ans, à un nombre infini d'élèves qui eurent en même tems la satisfaction de se convaincre, chaque jour par l'expérience, de la bonté de la nouvelle doctrine. Les ouvrages que je

publiai sur ce sujet, ceux du célèbre Pierre Moscati, médecin et chirurgien à Milan, du savant docteur Rasori, etc., contribuèrent à la répandre en peu de tems dans toute l'Italie, à la faire recevoir dans d'autres universités, et à en faire adopter les principes par le plus grand nombre des médecins italiens instruits.

Tels étaient les progrès qu'elle avait faits et la considération qu'elle s'était acquise non-seulement parmi les médecins, mais même parmi les gens du monde, à l'époque où je quittai Pavie, à cause des évènemens de la guerre qui avaient fait supprimer l'université. La chaire pratique ayant été confiée depuis à trois partisans zélés de la doctrine de Brown, aux professeurs *Brera*, *Rasou*, *Moscati*, il est à présumer qu'elle a gagné de plus en plus dans l'opinion publique; ce qui ne pourra manquer d'arriver par-tout, si ses partisans ne la discréditent pas par quelque application absurde.

En Allemagne, c'est au célèbre conseiller d'état Weikard, auteur de l'ouvrage classique: *Le Médecin Philosophe*, et de beaucoup d'autres ouvrages, qu'appartient l'honneur et le mérite d'avoir fait connaître la doctrine de Brown, par la traduction de son Essai et de ses Elémens.

Weikard, l'ennemi déclaré de toutes les hypothèses, avait déja la réputation d'un savant empyrique. En qualité d'observateur habile, parmi le nombre infini de théories, il n'en trouvait aucune qui fût d'accord avec ses expériences, jusqu'à ce qu'enfin l'ouvrage de Brown lui tomba sous les yeux. Weikard ne tarda pas à former la résolution d'entreprendre la propagation de cette doctrine en Allemagne, et de la défendre contre toute attaque. Ce savant, franc et honnête, méprisant toute routine de métier, incapable de plier en médecine sous le joug d'une dictature despotique, s'était attiré la disgrace de la plupart des journalistes qui prétendent donner le ton dans la république des lettres. Ces vrais pirates littéraires saisirent, avec une espèce de rage, l'occasion où Weikard, après avoir passé quelques années dans le silence, parut tout-à-coup pour annoncer et répandre une doctrine nouvelle. Ils ne se contentèrent pas d'attaquer la doctrine, ils attaquèrent l'apologiste même. Bientôt deux partis s'établirent. On examina les principes nouveaux, on les condamna, on les défendit: ainsi s'éleva une guerre scandaleuse que le génie de la médecine voudrait effacer de ses annales,

et qui prit son origine dans une discussion qui aurait eu, en peu de tems, les suites les plus avantageuses, si on l'avait faite avec plus de sang-froid et plus de décence. On doit dire cependant que les partisans de Brown n'ont jamais été les attaquans, et tout ce qu'on peut leur reprocher, c'est d'avoir répondu quelquefois sur le même ton aux invectives qui leur étaient adressées.

Mais tandis que le plus grand nombre des journalistes se coalisaient contre Brown, sa doctrine faisait de plus en plus des prosélytes, non-seulement parmi les jeunes médecins, mais aussi parmi les plus expérimentés et les plus distingués de V. Il emane. Ses plus grands adversaires eux-mêmes commencèrent à revenir de leurs préventions, et à se déclarer pour une doctrine aussi bienfaisante. Sans citer ici l'exemple de mon père (le docteur Frank), je ne nommerai, entre les médecins de Vienne, que le docteur *Sallaba* si généralement estimé. Ce médecin philosophe fut l'élève de *Stoll*, et partisan zélé des principes de ce grand homme. Il n'en voulut pas moins étudier ceux de Brown, et les juger par lui-même, comme doit faire tout médecin qui desire vraiment s'instruire. D'abord il

se crut transporté dans un autre monde ; mais bientôt après, éclairé par l'étude de ces principes, il reconnut les vieilles erreurs et adopta la doctrine brownienne dans toute son étendue. Le docteur Werner, protophysicien pour la campagne, également élève de *Stoll* ; après en avoir été l'ennemi le plus décidé, est devenu un de ses meilleurs et de ses plus ardens défenseurs. Le conseiller Marcus et le professeur Roschtaub, à Bamberg ; le professeur Thomann, à Wurtzbourg ; May, conseiller intime à Heidelberg ; le docteur Schenk, à Baden ; le docteur Erhard, à Berlin ; le docteur Knebel, à Breslaw ; le conseiller Delafontaine, à Varsovie, tous se sont déclarés pour cette doctrine ; tandis que les adversaires du brownianisme prétendaient qu'aucun médecin de mérite n'en voulait faire profession.

On doit reconnaître cependant que ces détracteurs mêmes ont bien changé maintenant de langage ; la doctrine de Brown n'est plus, comme ils osaient le dire auparavant, un cahos d'absurdités, de contradictions, qui devaient leur origine à une tête exaltée, à un buveur d'eau-de-vie ; mais elle est une collection de principes qui contiennent un grand nombre de vérités et de choses

tiles à la guérison des malades, et con-
ibueraient beaucoup à mettre des bor-
es à l'abus des saignées et des remèdes
vacuans. Déja la plupart des médecins pra-
ciens, sans en excepter ceux qui blâmaient
plus hautement la nouvelle méthode, ont
aucoup changé leur plan curatif, et j'en
pelle au témoignage des apothicaires et
s chirurgiens. Les uns parlent encore avec
gret de ces tems heureux et passés où les
chnepper (1) leur rapportaient plus de pro-
t en un jour qu'aujourd'hui en un mois, et
s autres avouent avec douleur que leur
bit est diminué dans la proportion du
intal à la livre.

J'ai pris plaisir plusieurs fois à examiner
s ordonnances des médecins qui décla-
ent le plus contre Brown, et de les com-
rer avec celles qu'ils prescrivaient il y a
elques années. Quelle différence ! et ils
ntent bien que c'est le seul moyen qui leur
ste pour conserver la réputation qu'ils ont
acquérir ; car s'ils ne changeaient rien à
ur ancienne méthode, leur peu de succès
ntrasterait d'une manière trop frappante

(1) Espèce de flammes dont les Allemands se ser-
nt au lieu de lancette pour la saignée.

avec les bons effets de la méthode opposée.

Il ne faut pas non plus s'étonner de ce que certains professeurs ou écrivains s'opiniâtrent à rejeter la doctrine de Brown. Il en coûte beaucoup à l'amour-propre pour revenir sur ses pas, et il est certains esprits qui n'aiment pas à applaudir ce que d'autres ont applaudi. Il faut être doué d'une ame noble, généreuse et amie de la vérité, comme le célèbre *Jean-Pierre Frank*, pour dire à ses auditeurs : « Messieurs, » rayez ces lignes de mon ouvrage : lorsque » je les écrivis, je les regardai comme » vraies ; mais à présent je suis convaincu » du contraire. »

Une autre classe de médecins a de l'aversion pour la doctrine nouvelle, parce qu'ils sont ennemis en général de tout *système* et de toute *théorie*. Mais si ces messieurs comprenaient le vrai sens des mots *système* et *théorie*, ils ne les confondraient pas avec le mot *hypothèse*, comme ils semblent le faire. » Un *système* n'est autre chose que la dispo- » sition de différentes parties d'un art ou » d'une science où elles se soutiennent tou- » tes mutuellement, et où les dernières » s'expliquent par les premières. Celles qui » rendent raison des autres s'appellent *prin-*

cipes, et le système est d'autant plus parfait, que les principes sont en plus petit nombre : il est même à souhaiter qu'on les réduise à un seul (*Encyclopéd.* A *système*). » Ainsi le médecin qui soutient avoir aucun système, ou ne sait ce qu'il t, ou avoue qu'il agit sans principes : or est une chose très-hasardée que de confier vie à un homme qui se vante de n'avoir icun principe.

D'autres médecins disent qu'ils traitent après leur *système particulier*. Je demande ces messieurs, si leur système a des avantas sur ceux qu'on connaît jusqu'ici, pourioi ne les publient-ils pas? S'il est d'accord ec eux, pourquoi les blâment-ils ? S'il ut moins que les autres, pourquoi ne l'aindonnent-ils pas?

Il en est de même du mot *théorie*. Quelles médecins, dit Darwin, célèbre médeı anglais, déclament contre les théories médecine en général et ne réfléchissent s qu'on entend par *théoriseur* tout médeı prudent qui ne se hasarde pas à rien escrire à un malade sans réfléchir, c'est-dire, sans *théoriser*; le malade est donc eureux d'avoir un médecin qui ait une onne théorie.

Ainsi donc il n'y a que les *hypothèses* qui méritent vraiment tout le mépris du médecin ; mais si l'on convient qu'une hypothèse n'est « que la supposition que l'on fait de » certaines choses, pour rendre raison de ce » que l'on observe, quoique l'on ne soit pas » en état de démontrer la vérité de ces sup- » positions (*Encyclopédie.*), » on verra facilement que personne ne présente plus d'hypothèses que celui qui s'oppose au système de Brown. Car que sont-ce donc que ces forces spécifiques des médicamens ? Que sont ces âcretés rhumatismale, catarrhale, scorbutique, etc., dont les anti-brownniens parlent comme si on pouvait les palper, sinon des hypothèses ? Au reste il ne faut pas être prophète pour prédire que, dans quelques années, la doctrine de Brown perdra le nom de système, qu'on ne nommera plus ses partisans *Browniens* ; mais que cette doctrine recevra le nom exclusif de science médicale, et ses professeurs le nom de médecins. Nous avons des exemples dans toutes les parties des connaissances humaines, que les efforts d'un seul savant ont suffi bien souvent pour les tirer de leur état brut, et les élever à un système régulier. Lorsque l'astronomie n'avait pas encore reçu le degré

le perfection dont on s'étonne aujourd'hui, es astronomes étaient partagés en une infinité de sectes. Newton parut ; il créa son ystême. On appela ses premiers défenseurs *Newtoniens*. Dès qu'on eut généralement reonnu la précision et la justesse de ce syséme, ce nom disparut ; et on n'eut plus 'autre astronomie que le système de Newon, ni d'autres astronomes que ses partians. La chimie nous fournit encore un xemple semblable et récent. Aussi longems qu'elle resta dans le cahos, aussi longems qu'on ne put expliquer tous les phénoènes, que produisent le mêlange et la décomposition des corps, que par des principes imaginaires, par exemple, par un *phlogiston* ; il n'y avait pas d'union en chimie, i parmi les chimistes ; mais à peine les découvertes des chimistes français, auxquelles méthode philosophique de leurs recherres les a conduits, eurent-elles bâti un vétable édifice scientifique, que toutes les ectes disparurent, comme le brouillard deant le soleil. D'abord on les appela *antilogististes*, par dérision. Mais aujourd'hui on n'appelle plus chimiste celui qui tient ncore en esclave aux anciennes théories.

Il serait nécessaire, pour completter l'his-

toire de la doctrine de Brown, de dire un mot de sa destinée dans les derniers tems en France et en Angleterre. Quant à l'Angleterre, j'ai assez de preuves pour réfuter ceux qui soutiennent qu'on n'y trouve plus aucun vestige de Brownianisme. Tout le monde sait qu'une grande partie de ceux qui exercent la médecine dans ce pays ne sont que des empyriques, ou pour mieux m'exprimer, des routiniers qui n'ont pour système que d'employer les remèdes qu'ils ont vu réussir dans tel ou tel cas, sans savoir pourquoi, et sur-tout de gagner des guinées. Le doctrine de Brown n'est pas plus connue de ces sortes de médecins, que toute autre doctrine. Mais l'autre classe des gens de l'art, *les vrais médecins*, la connaissent parfaitement, et la plupart d'entre eux l'ont adoptée, si l'on en juge par leurs ouvrages. On distingue parmi ceux-ci, particulièrement les célèbres médecins Rusch à Philadelphie, et Beddoës, qui cherche à réunir cette nouvelle doctrine aux principes de la nouvelle chimie.

En France, un grand nombre de médecins s'occupent actuellement de son analyse. On a déja honoré d'une traduction française plusieurs des ouvrages de Weikard et des miens. Le nombre des partisans de Brown

s'accroît

s'accroît tous les jours dans cette contrée, particulièrement depuis le retour des médecins de l'armée d'Italie et d'Allemagne, qui ont eu l'occasion de se convaincre dans les hôpitaux des pays étrangers, soumis aux armées françaises, de la supériorité de sa doctrine sur toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour. Ils en répandent à présent l'influence bienfaisante sur l'humanité souffrante dans leur patrie. Il est vrai que le grand nombre de ses plus zélés partisans sont de jeunes médecins, et que les vieux ne paraissent pas lui être aussi favorables ; parmi ces derniers on remarque particulièrement le citoyen Pinel. (Voyez la *Nosographie Philosophique ou la Méthode de l'analyse appliquée à la médecine. Paris, an* 6.) Mais on est persuadé que cet homme célèbre, qui jouit à Paris et chez l'étranger d'une confiance et d'une haute réputation si justement méritées, ne tardera pas à reconnaître l'excellence de cette doctrine, lorsque les ouvrages qui en traitent lui seront parvenus, sur-tout si par la pratique il veut en mettre les principes à l'épreuve.

Le jugement qu'on en a porté en Espagne a été des plus avantageux. On y a traduit l'ouvrage de Weikard, augmenté de mes

notes. Le traducteur *dom Joachin Zerrano Mansanno*, secrétaire perpétuel du collège royal de Médecine, à Madrid, déclare que par son travail il fait connaître un système dont les bases sont non-seulement plus certaines et plus simples que celles d'aucun mis en usage jusqu'à présent, mais dont l'application est beaucoup plus agréable aux personnes malades.

Cette lumineuse doctrine éclaire même en Orient. Je reçus une lettre d'Alep l'hiver dernier, en date du 20 octobre 1799, dans laquelle un vieillard de 70 ans, qui y exerce la médecine, le docteur *Baldasare Falina*, me mande qu'il a adopté la doctrine de Brown ; qu'il en fait usage chez les Arabes et les Turcs avec le plus grand succès, et qu'il veut en instruire son fils, déja trop imbu de l'ancienne et nuisible méthode. (*Già ben pratico nella passata perniciosa scienza.*) Cet ancien praticien, en parlant des réfutations qui ont paru de ce système, dit : « Brown est mort ; par conséquent il ne peut plus répondre. La vraie » expérience le remplacera avec le tems, et » la doctrine de ce grand homme triomphera » pour le bonheur de l'humanité, de tous » les systêmes que l'on connaît jusqu'ici. »

MOYENS

De conserver sa santé en hiver.

Par le Docteur Wagner, *Médecin à Vienne.*

Dès que l'homme formé dans le sein de sa mère, vient au monde, il reçoit une infinité d'impressions du dehors qui, par leur action, produisent certains changemens dans son organisation et dans toutes ses fonctions, causent sans cesse des modifications dans son existence, et en assurent ou en minent la durée. Ces impressions du dehors qu'on appelle *puissances*, puisqu'elles *peuvent* déterminer les organes à la réaction, sont: l'air, les alimens, les boissons, la chaleur, la lumière, l'électricité, etc. On appelle *excitabilité* la faculté du corps organique vivant d'être affecté par les puissances qui viennent du dehors, et de réagir; on nomme *excitement*, le produit de l'action des *puissances* sur l'*excitabilité*.

Il y a donc trois conditions nécessaires à la vie; 1°. la faculté de la matière organique d'être affectée du dehors; 2°. l'impres-

sion des *stimulus* sur les organes ; et 3°. une réaction de ceux-ci dans le rapport nécessaire pour la conservation des fonctions vitales.

S'il n'existe point une proportion exacte entre les *puissances* et l'*excitabilité*, soit à cause de leur quantité ou de leur qualité, il en résulte nécessairement des suites pernicieuses pour les fonctions de la vie et pour la vie même. Ainsi l'art de la conserver et de la prolonger consiste dans une direction convenable de toutes les puissances qui servent à la conservation de nos organes et de leurs fonctions. Il est nécessaire pour cela de faire des recherches profondes sur l'organisation en général, et particulièrement sur celle de chaque individu, et d'apprendre à bien connaître les puissances qui agissent sur chacun d'eux, la manière dont elles agissent, le degré de leur action et le résultat de cette action pour les fonctions vitales. Il faut individualiser dans la pratique, autant qu'il est possible, les principes généraux qui regardent la vie et la santé. J'appellerai *hygiène* en général, l'ensemble des principes qui ont pour objet l'usage et la direction convenable de toutes les puissances, pour la conservation de la santé et de la vie de l'homme.

D'après les lois de la nature, les différentes saisons nous donnent alternativement de la chaleur et du froid ; varient la qualité de l'air, son élasticité, son humidité, sa température, sa pureté, l'intensité et la durée de la lumière ; les fonctions vitales en particulier, et prises collectivement, éprouvent sans cesse l'influence de ces variations. Un régime raisonnable doit donc se combiner sur l'effet de toutes les *puissances*, selon la différence des saisons et du climat. Une simple dissertation ne permettant pas de s'étendre sur un objet aussi vaste, au moment où l'hiver approche, nous nous bornerons à donner quelques fragmens qui puissent éclairer ceux de nos lecteurs qui ne sont pas médecins, sur tout ce qui, pendant cette saison, peut être nuisible à la santé, et leur indiquer les moyens d'y remédier.

L'hiver, dans le sens astronomique, est pour notre climat la saison qui commence à l'entrée du soleil dans le capricorne (le 21 de décembre, 1er. nivôse), et qui finit à l'entrée du soleil dans le bélier (le 21 mars, 1er. germinal). On entend vulgairement par *hiver*, ce tems de l'année pendant lequel la chaleur de l'atmosphère est tellement diminuée, que la sensation du froid

commence à nous devenir désagréable, et où la végétation en plein air cesse peu à peu par l'absence du calorique. Personne ne doutera que le froid ne soit le négatif de la chaleur. Il n'est pas aussi aisé de déterminer en quoi consiste proprement la chaleur : on entend vulgairement par là, tantôt la sensation du chaud, tantôt sa cause ou le calorique. Des savans anciens et modernes ont douté de l'existence de ce dernier, comme matière propre. Nous abandonnons cette dispute aux physiciens et aux chimistes ; nous nous contentons d'observer que la plupart des phénomènes qui regardent le chaud et le froid, s'expliquent plus aisément et se réduisent à des principes plus certains, en admettant un calorique propre soumis aux lois de l'équilibre, qui pénètre les corps, s'y accumulle et s'en dégage. C'est sur ce système et en considérant la cause de la chaleur comme une matière particulière, que nous allons appuyer nos raisonnemens.

Il est certain que la chaleur de l'atmosphère ne dépend pas uniquement du soleil; elle paraît être plutôt le produit d'un procédé très-composé qui a lieu dans les couches situées près la surface de la terre ; car si la chaleur dépendait seulement des rayons

u soleil, et qu'elle en fût une espèce d'éma-
tion, elle devrait croître en raison directe
l'éloignement du centre de la terre; et
xpérience nous apprend que plus on s'é-
e au-dessus d'elle, plus le froid augmente;
est ce qu'on a éprouvé sur les hautes mon-
gnes et dans les voyages aérostatiques.

Nous voyons par l'action que le calorique
erce sur le corps humain, certains phéno-
ènes que celui-ci partage avec tous les corps
animés, et d'autres qui supposent un pro-
dé animal. Comme la chaleur atmosphé-
que est sujette à tant de variations, que
ntôt elle est considérablement diminuée,
ntôt considérablement augmentée, et que,
algré ces changemens, le corps humain
nserve presque la même chaleur sensi-
e, il faut que, dans la diminution de la
aleur de l'air, il se produise en lui autant
chaleur qu'il en perd chaque fois par le
oid extérieur, et il faut que, dans l'aug-
entation de la chaleur extérieure, il se
se un procédé inconnu par lequel le su-
rflu de la chaleur interne s'évapore pro-
rtionnellement. Nous savons qu'il y a des
imaux qui vivent dans des pays où le froid
eint quelquefois le degré de congellation
mercure. Au contraire, le docteur Solan-

der supporta, pendant sept minutes, une chaleur de 120 degrès, et le baron Banck celle de 24 degrés de Fahrenheit. Bladgen observe (1) que, dans les chambres où on fit ces expériences, les chaînes de montre furent tellement échauffées, que personne ne pouvait les toucher sans se brûler.

Outre que la chaleur rend le volume du corps plus considérable, les humeurs plus fluides, et augmente l'élasticité des principes gazeux, elle agit également sur les corps vivans comme *un des principaux stimulus*; les ranime, provoque toutes les fonctions, accélère la circulation du sang, augmente l'activité des systêmes nerveux; c'est pourquoi on doit l'employer, avec les autres remèdes, dans les maladies qui naissent de faiblesse; mais prendre garde que l'excès de chaleur ne cause une faiblesse par excès de stimulus, que Brown appelle *faiblesse indirecte.*

On doit regarder le froid comme la privation du chaud. Nous n'avons pas de froid absolu, et son plus haut degré n'est que le plus bas de la chaleur. Quant à celle-ci, tous les corps organiques qui perdent la

(1) Bladgen, in philos. trans. vol. LXV, pag. 1, nº. 12, et le diction. de Gehler, 4e. partie, pag. 585.

quantité

quantité de chaleur nécessaire à leur conservation et à leur état de bonne santé, sans que cette perte soit réparée soit à l'intérieur, soit en venant du dehors, tombent peu à peu dans un état de faiblesse, les fonctions des ogranes diminuent, elles cessent enfin; et la mort en est la suite. Le corps organique animé reçoit de la chaleur en partie du dehors, en partie par la décomposition de l'oxigène dans les poumons, et en partie par d'autres opérations animalo-chimiques, au moyen desquelles les principes fluides deviennent solides; les aériformes fluides, en laissant échapper la quantité de calorique nécessaire à la forme qu'ils avaient auparavant.

L'hiver est, comme on l'a déja défini plus haut, la saison dans laquelle la chaleur diminue dans l'atmosphère, où le contact de l'air atmosphérique sur les animaux leur enlève du calorique, ce qui fait qu'ils éprouvent la sensation du froid; aussi toutes les fonctions animales, qui exigent un certain degré de chaleur, sont au moins dérangées dans cette saison, lorsqu'on n'y remédie point par quelque moyen artificiel. Plus le tems est humide et nébuleux en hiver, plus il nous enlève de calorique, et

plus la santé en est affectée. Plus l'air est chargé de vapeurs âcres, puantes, pesantes, et de nuages, plus elles occasionneront de maladies fréquentes et dangereuses. C'est ainsi qu'il n'est pas rare de voir, dans un semblable tems, un grand nombre de rhumes, des catharres, des esquinancies, des fluxions de poitrine, des rhumatismes, etc., sur-tout au passage subit d'une température chaude à une température extrémement froide, et d'une très-froide à une très-chaude, ou lorsqu'on ne couvre pas le corps d'une manière égale et relative à la saison. Nous allons parler de cet article important.

Pour se défendre du froid, les hommes eurent recours aux vêtemens et à la chaleur artificielle. Les premiers nous en défendent, en partie, parce qu'étant de *mauvais conducteurs de la chaleur* (1), ils retiennent le ca-

(1) Tous les corps exposés à la chaleur, si l'on en excepte la glace qui l'absorbe tant qu'elle ne fond pas, communiquent plus ou moins vîte la quantité qu'ils en reçoivent à tous les autres corps avec lesquels ils se trouvent en contact, jusqu'à ce que les uns et les autres en aient chacun un degré égal qui mette le calorique dans une espèce d'équilibre. C'est sous ce rapport qu'on nomme ces corps *conducteurs de la chaleur.* Plus cette communication se fait promptement et parfaitement, plus ils sont de bons *conducteurs.* Plus elle se fait lentement, moins ils sont propres à l'être.

lorique qui environne le corps, et empêchent qu'il ne s'échappe au-dehors ; en partie parce que leur frottement sur la surface du corps augmente la circulation du calorique en stimulant les nerfs. Le vêtement, quant à sa forme, ne doit pas être appliqué au corps d'une manière trop lâche ni trop serrée. Dans le premier cas, il laisserait évaporer la transpiration et l'air chaud dans l'atmosphère dont le corps est environné. Dans le second cas, il ne laisserait pas d'espace à l'amas de la vapeur chaude qui doit se faire autour du corps.

Quant au choix des étoffes dont les habits doivent être faits, on doit, lorsqu'on a en vue de se garantir du froid, choisir celles qui sont les plus mauvaises conductrices du calorique. C'est au comte *Rumford* que nous sommes redevables des expériences et recherches les plus intéressantes sur cet objet. On les trouve dans ses *Essais*, et elles sont également insérées dans les *Annales de physique* de Gilbert, 3e. vol. Il fit des expériences avec de la soie brute, de la laine, du coton, de la toile d'Irlande, avec la plus fine fourrure du castor qu'on avait dépouillée de sa peau et de ses longs poils, avec la plus fine fourrure du lièvre blanc de Russie, et

avec de l'édredon, et il trouva que, de toutes les fourrures, la peau de lièvre et l'édredon étaient les plus chaudes, ensuite la peau du castor, puis la soie brute, la laine, le coton, la charpie très-fine et enfin le duvet de l'*anas phurnius mollissimus*. Ses autres expériences prouvent également que l'étoffe la plus épaisse, tant qu'elle n'est pas usée, est celle qui produit le vêtement le plus chaud; que l'air contenu dans les interstices des étoffes a une très-grande part à la propriété qu'elles ont de retenir l'air chaud qui émane du corps; que les particules d'air sont susceptibles de s'échauffer aisément et de propager la chaleur; que retenues dans un état de stagnation par les étoffes, elles ferment à leur tour tous les conduits que ces étoffes pourraient laisser à l'évaporation de l'air chaud de l'intérieur, et interceptent toute communication avec la masse de l'air froid de l'extérieur.

Cette théorie suffira pour faire comprendre pourquoi les fourrures les plus fines et les plus épaisses sont en même tems les plus chaudes, et pourquoi celles du castor, de la loutre et des autres animaux qui vivent beaucoup dans l'eau, ainsi que les plumes des oiseaux aquatiques, sont capables de

conserver la chaleur de ces animaux en hiver, malgré le froid le plus rigoureux et la force très-*conductrice* de l'eau dans laquelle ils sont continuellement.

Ces considérations servent aussi à expliquer l'expérience du célèbre Herschel. On sait que cet astronome, généralement estimé, inventa un télescope d'une grandeur extraordinaire. Pour observer le ciel avec cet instrument, il était souvent obligé de rester assis, plusieurs heures de suite, sur un siège suspendu en plein air et pendant le froid le plus rigoureux. Il essaya toute sorte de vêtemens pour garantir ses pieds; mais rien ne lui réussit aussi bien que de mettre plusieurs paires de bas, il en mit jusqu'à quatorze. C'est par la même raison que l'on a éprouvé l'avantage de porter deux chemises pour se défendre du froid.

Il y a une règle générale à suivre à l'égard du vêtement pendant l'hiver; c'est de ne pas s'habiller trop chaudement ni trop fraîchement, mais de garder un juste milieu. Les habits trop chauds relativement à la température, provoquent la transpiration et tiennent continuellement le corps dans une espèce de bains de vapeurs et de sueurs, d'où il arrive que le moindre réfroidisse-

ment occasionne des catarrhes, des rhumatismes et tout ce qu'on appelle fluxions. L'expérience apprend que ceux qui ont coutume de se vêtir trop chaudement, courent plutôt le risque de se réfroidir que ceux qui ne se couvrent que modérément. Mais aussi un vêtement trop léger dans la mauvaise saison, sur-tout dans un froid humide, occasionne de même des enchifrènemens, des catharres, des coliques, des rhumatismes, etc. On doit prendre soin particulièrement de garantir les pieds du froid humide, du réfroidissement et de l'engelure. Leur réfroidissement a une influence directe sur les fonctions du bas ventre, et occasionne quelquefois des diarrhées, des coliques, l'inflammation asthénique des intestins, des spasmes et autres maladies de faiblesse.

Il faut couvrir la tête plutôt légèrement que trop chaudement; la tenir trop chaudement, c'est occasionner, sur-tout chez les enfans, diverses éruptions sur sa partie chevelue, comme la teigne, etc.; chez les adultes, c'est augmenter la transpiration dans cette partie, et si on se découvre pendant qu'elle est en sueur, on s'expose encore à des enchifrènemens, des catarrhes, des ophthalmies, des érysipèles, etc.

Ce qu'on vient de dire en général par rapport au vêtement, s'applique fort bien aux couvertures de lit, qui ne sont autre chose qu'une sorte de *non-conducteurs*, dans lesquels nous nous enveloppons, en nous couchant, pour nous défendre du froid extérieur. Ces couvertures doivent être également disposées de manière qu'elles conservent toujours le corps dans une température modérée, sans trop l'échauffer. On concevra aisément par ce qui précède, quelles sont les mesures à prendre à cet égard.

Un autre moyen très-simple de se préserver du froid, c'est de chauffer ses appartemens. Les règles de santé à suivre sur cela, consistent à déterminer le degré de chaleur que l'on doit communiquer à l'air renfermé dans l'appartement, et à prendre la meilleure méthode de se chauffer. Un degré de chaleur trop grand stimule le corps à l'excès, occasionne des ébullitions de sang, une transpiration abondante; des maux de tête, le mal-aise, la défaillance. Le passage subit d'un appartement très-chaud à l'air froid de l'atmosphère, entraîne après lui l'enchifrènement, le catarrhe, la toux, l'inflammation de poitrine, etc. De même lorsqu'on a

l'imprudence de passer subitement de l'air froid dans une chambre chaude, et de respirer l'air échauffé par l'art, la membrane pituitaire, refroidie et devenue plus excitable par l'influence de l'air froid sur cette membrane qui revêt la cavité nasale, se rend dans le gosier, tapisse les bronches et les poumons; cette membrane donc, étant affectée par le stimulus trop violent de la chaleur, s'enflamme, ce qui cause une maladie qui devient, suivant la différence du siège qu'elle occupe, et les symptômes qui l'accompagnent, enchifrènement, catarrhe, esquinancie, péripneumonie, etc. Supposons le cas opposé, et le passage subit d'une chambre chaude au grand froid, alors les organes de la respiration sont privés tout-à-coup de leur calorique, la transpiration se supprime d'abord, les autres fonctions sont troublées, et les parties du corps qui sont soumises immédiatement à l'action du froid, sont attaquées d'inflammation. Un degré de froid trop grand ou trop permanent, produit souvent des changemens morbifiques du mélange de la matière, des pustules gangréneuses, et quelquefois la gangrène elle-même. Il faut traiter les membres gelés avec

beaucoup de circonspection, et commencer par le degré de chaleur le plus léger, qu'on n'augmente que par graduation.

On chauffe les appartemens, ou par le moyen des cheminées, ou par celui des fourneaux, ou enfin, mais par bonheur beaucoup plus rarement, avec le charbon. Les cheminées chauffent l'air des appartemens d'une manière inégale, décomposent beaucoup d'oxigène, entretiennent continuellement un courant d'air dans l'appartement, et sont également nuisibles aux yeux, tant à cause de l'éclat du feu, qu'à cause du mouvement continuel de la flamme. Les fourneaux sont les machines les plus commodes pour chauffer nos appartemens; c'est dans la chimie technique qu'on apprend à connaître quelle est leur structure la plus avantageuse. Les fourneaux de fer échauffent trop promptement l'air de l'appartement, répandent souvent une vapeur très-désagréable, qui cause souvent les plus terribles maux de tête. Les fourneaux de terre semblent être les plus favorables à la santé, puisqu'ils chauffent tout l'appartement d'une manière plus égale, qu'ils exhalent rarement (lorsqu'ils ont reçu une cuisson convenable) de mauvaises odeurs, et parce

qu'ils conservent la chaleur plus long-tems.

La manière la plus nuisible et la plus funeste à la vie de l'homme, c'est de se chauffer avec le charbon. On a tant d'exemples d'accidens mortels causés par sa vapeur, qu'il est presqu'inconcevable comment on peut encore s'en servir si fréquemment. Non-seulement le charbon est nuisible parce qu'il absorbe l'oxigène, c'est-à-dire la partie de l'air propre à la respiration, et forme en revanche de l'acide carbonique (air qui ne peut se respirer, qui se dégage également par la fermentation de la bière, du vin, et par d'autres procédés de fermentation, etc.), mais il semble fournir aussi une autre espèce de gaz ou de vapeur qui n'a pas encore été analysée avec exactitude, qui aiguise pour ainsi dire l'*excitabilité*, et qui détruit la vie. Les suites ordinaires de la malignité du charbon, sont : l'assoupissement, le mal-aise, la syncope, des maux de tête qui compriment le cerveau, des ébullitions de sang, le vomissement, l'abattement, la perte de l'appétit, l'étouffement. On ne peut que blâmer la coutume qu'ont certaines femmes, de se chauffer les pieds avec du charbon; elles affaiblissent par-là les parties qui sont soumises à son action immédiate.

Cette coutume produit en outre des hémorrhoïdes, des vapeurs, des spasmes, des maux de tête et des rhumatismes, parce que le corps n'est pas échauffé d'une manière égale.

Outre le froid dont on a coutume de se garantir au moyen des habits et de la chaleur artificielle, il faut considérer également, sous un rapport diététique, l'air plus ou moins corrompu enfermé dans les appartemens.

C'est un fait connu de tout le monde, de celui même qui n'a appris que les élémens de la physique, que *l'air de l'atmosphère* n'est qu'un mélange de plusieurs espèces de gaz, dont deux principaux méritent notre attention, 1°. le gaz que les plantes dégagent au soleil (sur-tout *sempervivum tectorum*, *arboreum*, la joubarbe des toits en arbre, l'*agavé* d'Amérique, connue sous le nom d'aloès commun; *cactus triangularis*, cierge triangulaire; *conserva rivularis*, ou conserve des ruisseaux), et qu'on obtient également en soumettant au feu, jusqu'au rouge, le nitre, la magnésie, le vermillon (oxide rouge de plomb) et le mercure précipité rouge; 2°. le gaz qui n'est pas propre à la respiration, qu'on appelle azote. Cent par-

ties d'air de l'atmosphère contiennent ordinairement vingt-huit parties d'oxigène (air propre à la respiration) et soixante-douze d'azote ; mais cette proportion varie quelquefois, suivant la différence des saisons, des pays, et d'autres circonstances. D'après les observations du docteur André Schérer, l'air le plus pur est en hiver, dans un tems très-froid ; il est moins pur en été, et surtout en automne, lorsqu'il tombe beaucoup de pluie. Une chaleur extraordinaire en hiver, change la bonté de l'air, Les pays où il y a des eaux stagnantes ou des marais, ne sont pas aussi nuisibles en hiver qu'en été.

L'air vital (oxigène) est l'espèce de gaz qui, étant décomposé dans les poumons pendant la respiration, se mêle en partie au sang, et en partie à d'autres principes qui se développent des poumons (1). Cet air est indispensablement nécessaire à la combustion des corps, pendant laquelle il s'en fait une décomposition. Si l'air de l'atmosphère est renfermé dans un espace donné, sans aucune communication extérieure qui puisse

(1) Suivant Menzie, l'adulte respire, à chaque minute, 720 pouces cubes d'air ; et, suivant Godwyn, chaque respiration absorbe 109 pouces cubes.

e renouveler, et qu'il s'y trouve des animaux vivans, ou qu'on y entretienne du feu, cet air sera nécessairement dépouillé peu-à-peu de son principe vital, et ne pourra plus entretenir la respiration des animaux, ni conserver le feu. Si on y laisse les animaux jusqu'à ce que tout l'air vital soit consumé, ils deviendront inquiets, agités, oppressés, tomberont en convulsion et mourront; le feu s'y éteindra peu-à-peu. Appliquons ces principes à nos habitations d'hiver. Nous savons qu'en Allemagne on a coutume, pour conserver la chaleur autant qu'il est possible, de fermer presqu'hermétiquement les appartemens par de doubles fenêtres et de doubles portes; qu'on y permet rarement l'accès à l'air pur, et qu'on se tient souvent plusieurs jours de suite dans la même atmosphère. Il faut donc que la multitude de personnes qui habitent le même appartement, et que la combustion d'un grand nombre de bougies consument une grande quantité d'air vital. Si on néglige d'en renouveler l'air atmosphérique, on tombe dans l'anxiété, les angoisses; on ressent des maux de tête, on éprouve des vertiges, on est abatiu, triste, etenfin on est attaqué de tous les symptômes qui annon-

cent une faiblesse universelle (1). C'est ce qu'on peut observer chaque hiver dans tous les lieux de grands rassemblemens, dans les salles de danse et de spectacles (malgré qu'on ait soin quelquefois d'en renouveler l'air). On voit, vers la fin de ces divertissemens, les bougies donner une lumière plus obscure et plus faible, la flamme diminuer, et dans la même proportion la respiration devenir plus difficile, plus oppressée, et la tête pesante, ce qu'on peut, à la vérité, attribuer en partie à la transpiration, à la poussière et à la vapeur des bougies. Plus les poumons et toute l'organisation de l'homme sont faibles, plus son irritabilité et sa sensibilité (excitabilité) sont grandes, plutôt il éprouve dans une atmosphère aussi corrompue, des anxiétés, du mal-aise et de l'agitation. Il s'ensuit de ce qu'on vient de dire, qu'on doit avoir soin de renouveler, autant qu'il est possible, l'air des appartemens habités par beaucoup de personnes, celui des redoutes, des salles de spectacles, et en gé-

(1) Au Bengale on mit un jour 146 anglais dans une prison qu'on appelait l'enfernoir ; il en mourut 123 en une nuit. A Londres il périt, en prison, sur le champ, une quantité incroyable de malfaiteurs, l'an 1750 (Zimmermann, de l'Expérience ; Zurich, 1777, page 468).

néral de tous les lieux de rassemblement de la multitude, sans cependant occasionner des refroidissemens ni d'autres maladies par un courant subit d'air frais.

L'exercice étant l'un des moyens les plus propres à réchauffer le corps et à conserver la santé, on ne doit pas non plus le négliger en hiver, puisque d'ailleurs on prend plus d'alimens, et qu'on est privé d'autres *stimulus* qui ont coutume d'exercer en été leur action sur nous. Les exercices les plus ordinaires de l'hiver, sont : la promenade à cheval, à pied, la danse, le traîneau.

On doit se promener à cheval particulièrement lorsque l'air est sec; il faut éviter d'aller contre le courant d'un vent froid, au moins doit-on, dans ce cas, s'abstenir de parler ou de s'échauffer, parce qu'une respiration prompte et fréquente peut occasionner aisément des esquinancies, des fluxions de poitrine, des catarrhes, etc. Le courant d'air qui se renouvelle toujours, enlève toujours de plus en plus le calorique aux parties du corps qu'il touche, les prive d'un des principaux *stimulus*, et affaiblit l'organisation en général et ses parties en particulier, la rend d'autant plus sensible à l'impression d'une chaleur qui saisit tout-à-

coup, et occasionne par-là les maladies dont on a déja parlé.

La promenade à pied doit se faire, autant qu'il est possible, à l'air libre sec et pur, et ne doit jamais être portée à l'excès. Le corps doit, à la vérité, entrer dans une transpiration agréable et modérée, mais il ne doit pas être excité jusqu'à la sueur, ni refroidi subitement. On doit éviter de se promener à jeun, sur-tout le matin, où la sensibilité et l'irritabilité (excitabilité) sont plus grandes, ni dans un air nébuleux, chargé de vapeurs âcres, épaisses et fétides. L'aliment est, en pareil cas, le remède fortifiant le plus naturel et le plus convenable, et met le corps en état de résister aux puissances nuisibles, d'en diminuer l'influence, ou du moins de lui conserver son équilibre.

La danse est l'amusement le plus en usage en hiver; si elle est trop violente et qu'elle échauffe trop le corps, s'il survient après cela un refroidissement subit, tant par l'impression de l'air froid, que par des boissons ou alimens trop rafraîchissans, il en résulte aisément des catarrhes, des inflammations de poitrine, des esquinancies, des rhumatismes, des fluxions, etc. Nous avons vu des jeunes gens qui, après s'être échauffés par

la

la violence de la danse, et suant à grosses gouttes, sans être vêtus suffisamment, s'exposèrent au froid le plus rigoureux, et devinrent raides sur-le-champ, furent attaqués d'un rhumatisme universel chronique, et ne sortirent de cet état qu'avec la plus grande peine. Chaque carnaval nous fournit également des exemples de victimes semblables parmi les femmes, qui, par des excès de danse, se jettent dans l'étisie, gagnent des fièvres nerveuses ou d'autres maladies, et meurent maigres et fanées à la fleur de leur âge.

La promenade en traîneau, à un air très-froid, produit d'autant plus aisément les maladies qui viennent de refroidissement, que la chaleur ne se dévoloppe pas de l'intérieur, parce que, dans une promenade de ce genre, le corps ne fait point d'exercice qui puisse la stimuler.

Il ne sera peut-être pas hors de propos de dire ici un mot sur les *alimens* et les *boissons* qu'on a coutume de prendre en hiver. En général on a plus d'appétit dans cette saison qu'en été; la soif est moindre au contraire. Comme il manque beaucoup de *stimulus* qui ont coutume d'exercer leur action sur nos organes en été, tels que la chaleur du so-

leil (qu'on ne peut imiter par aucune chaleur artificielle), la lumière, l'air pur chargé des exhalaisons fortifiantes des plantes, il faut donc qu'ils soient remplacés par une quantité suffisante d'alimens qu'on doit regarder comme les *stimulus* les plus libéraux. De même il semble qu'il se fait un plus grand amas de chaleur naturelle dans le corps, si celle-ci est retenue par des vêtemens qui sont de mauvais conducteurs du calorique, tandis que cette chaleur a coutume de s'exhaler au-dehors en été, ce qui peut aussi contribuer beaucoup à la prompte digestion des alimens. Les alimens qui contiennent beaucoup de principes nutritifs, et qui en conséquence stimulent davantage, comme les viandes, conviennent le mieux dans cette saison, non-seulement parce qu'ils nourrissent bien le corps, mais encore parce qu'ils réparent en quelque sorte le défaut de *stimulus*, et qu'ils contribuent puissamment à la fermeté et à la force du corps, qui d'ailleurs s'affaiblit aisément en hiver par le froid et les ouvrages fatigans.

Il faut observer la plus grande précaution à l'égard de la qualité et de la quantité des boissons. Les boissons les plus convenables sont celles qui ne stimulent ni trop ni trop

peu. Des vins forts, de l'eau-de-vie, des eaux distillées, des liqueurs, sur-tout si, aussitôt après en avoir fait usage, on s'expose au froid, stimulent toujours excessivement, causent une débilité indirecte, assoupissent, abattent, et sont cause qu'on périt de froid plus vîte lorsqu'on y est exposé. L'expérience prouve que les personnes ivres gèlent plutôt que les personnes à jeun. Chaque hiver nous fournit des exemples de semblables malheurs, et lorsqu'on en vient à prendre des renseignemens sur ce qui a précédé, on apprend que la plupart des personnes gelées s'étaient enivrées auparavant (1).

(1) Il y a environ quatre à cinq mois qu'on a trouvé, près de Lille, deux amis gelés pour avoir bu trop de genièvre, et s'être ensuite exposés au grand froid.

MOYENS

De conserver sa santé au printems ; et particulièrement des *Cures de printems*, qu'on appelle préservatives ou de précaution.

Par le docteur Rath, *ex-professeur de pathologie à l'université de Cologne, et médecin à Vienne.*

Les cures *de printems*, *de précaution*, *préservatives*, et quelqu'en soit la dénomination, que quelques médecins conseillent, ou que des personnes malades, valétudinaires, débiles, et quelquefois même des personnes saines, entreprennent d'après leur fantaisie, ou des préjugés, sont un de ces abus pernicieux, que l'erreur introduisit en cherchant les causes de diverses maladies, dans les *vices du sang*, ou *des humeurs qui en sont séparées*, et en partie, en concluant à la présence de tels maux, d'après quelques phénomènes que le malade offre par hasard. Pourquoi adopte-t-on si généralement qu'on ne doit attribuer telle ou telle maladie qu'à

un *mauvais sang?* Pourquoi est-on si facile à se laisser persuader que *la saignée*, les remèdes *atténuant ou purifiant le sang*, les *fondans*, les *purgatifs*, et autres semblables, sont les principaux remèdes nécessaires pour conserver la santé ou pour guérir les maladies? C'est parce que des médecins, souvent plus vains qu'instruits, aiment à détailler au malade ou aux personnes qui l'entourent, l'état de la maladie présente et à venir. C'est parce qu'on entend parler sans cesse des vices du sang, de la bile, d'humeurs visqueuses, de saburres, d'âcreté, comme étant autant de causes premières et fondamentales de la plupart des maladies. Ce préjugé se fortifie d'autant plus dans le public, lorsque le médecin qui se permet des explications semblables, est un homme en vogue et en réputation, et lorsqu'il est protégé par quelques femmes en crédit et prétendues savantes, qui cherchent à répandre ses principes et à les appuyer par d'absurdes raisonnemens, qui n'en sont pas moins écoutés.

Mais comment est-il possible d'espérer la *conservation* ou *le recouvrement de la santé*, sur-tout au mois de floréal (mai), d'une méthode curative qui ne tend qu'à affaiblir le corps? Tous les phénomènes de la nature

ne sont-ils pas en contradiction avec ce but? Ne voyons-nous pas cette nature entière renaître au printems, et sortir pour ainsi dire de son état d'engourdissement ? Les animaux, les végétaux ne nous prouvent-ils pas évidemment qu'au retour de cette saison, viennent des forces nouvelles, qui par leur influence réparatrice et fortifiante, raniment à-la-fois les végétaux, les animaux et les hommes? Il faut donc mettre cette opinion au nombre des paradoxes qui prennent leur origine dans les égaremens de l'esprit humain.

Au lieu de réfléchir mûrement à cette loi générale et si importante de la nature, pour en tirer une conclusion plus juste, on se met au contraire en opposition avec elle, en adoptant si généralement au mois de floréal (mai) des cures qu'on appelle *de précaution*, etc., et en s'y soumettant depuis si long-tems. Ne blâmerait-on pas un jardinier qui, pour avancer en été la végétation des plantes et des arbres qu'il doit cultiver, leur enlèverait dans la saison qui précède, la chaleur, l'humidité, les fluides et les nourritures qui leur conviennent ? On est bien moins raisonnable à l'égard des hommes, et on trouve très-bon l'usage de les saigner au

printems pour conserver leur santé, ou pour la rétablir par ce moyen, en cas d'indisposition ; il faut, dit-on aussi, vuider les humeurs dans cette saison ; et l'on gâte l'estomac, les intestins par des jus d'herbe, des décoctions ; on empêche par là une digestion et une nutrition convenables, et essentiellement requises pour les fonctions animales les plus indispensables à la vie.

Quoiqu'il soit aisé de s'appercevoir au premier coup-d'œil de l'absurdité de cette pratique, et du tort qu'elle doit nécessairement causer à la santé, examinons cependant les principaux argumens qu'apportent les médecins qui veulent la justifier, et réfutons-les. Heureux! mille fois heureux, si nous parvenons par nos raisonnemens à détruire dans le public un préjugé établi depuis si long-temps, et cependant si nuisible à la conservation des hommes.

Argument dont on se sert pour justifier les jus d'herbe, les décoctions qui purifient le sang, le petit-lait, et autres recettes semblables.

Le printems est la saison où l'air se renouvelle et devient meilleur, où une chaleur agréable et vivifiante survient, où l'on

fait usage d'herbes fraîches, dont il a fallu se priver pendant l'hiver ; c'est aussi dans cette saison que l'on a coutume de faire plus d'exercice ; or l'expérience nous ayant appris que ces moyens seuls suffisent souvent pour guérir des personnes malades ou valétudinaires ; à plus forte raison doit-on s'attendre à obtenir cet heureux effet, si l'on fait quelques remèdes dans un tems si sain ; où les plantes et les herbes sont si fraîches, si succulentes, si pleines de force, et par-là si propres à corriger et à détruire diverses âcretés et autres vices des humeurs. Voilà le principal fondement sur lequel repose l'usage des jus d'herbe, des décoctions qui doivent purifier le sang, du petit-lait et de semblables choses, dont les personnes malades et valétudinaires usent indistinctement au retour de la belle saison.

Argument par lequel on veut prouver l'utilité de la saignée au printems.

Le froid qui règne en hiver, le défaut d'exercice pendant cette saison, rendent le sang plus épais et sa circulation plus lente et moins facile. On est plus exposé en hiver, ajoute-t-on, à la suppression de la transpiration ; les autres excrétions qu'on appelle naturelles

naturelles, sont souvent alors arrêtées, ce qui fait que le sang contracte plus aisément des âcretés ; il faut donc, pour remédier à cet inconvénient, ordonner la saignée au printems, et une diète sévère, tirée du règne végétal, sans négliger les autres remèdes qui servent à atténuer et à purifier le sang.

Argument pour justifier les purgatifs au printems.

La qualité et la quantité d'alimens qu'on prend en hiver, les fêtes plus fréquentes qu'on donne dans ce tems-là ; les viandes, les pâtés, les goffres et autres mets semblables, graisseux et farineux, qu'on mange dans le carnaval, le maigre du carême, les poissons mêmes, etc., donnant lieu à un amas des parties mal digérées de ces alimens, qui se fait peu-à-peu dans les intestins, la bile, la pituite et la saburre s'y accumulent et s'épaississent. Ainsi les fondans, les salins, les eaux minérales qui purgent légèrement, et autres purgatifs, sont des remèdes indispensables au printems.

Notre projet étant d'éclairer le public sur ce qui l'intéresse le plus, sur sa santé ; et comme il n'est que trop souvent la dupe de ces principes assez généralement reçus et

assez clairs en apparence, nous allons faire voir que ces principes mêmes sont loin de prouver l'utilité des cures de printems, et d'en justifier l'usage ; qu'ils ne sont d'ailleurs que de pures hypothèses, de la nullité desquelles on se convaincra bientôt, dès que nous aurons donné une notion exacte du mot *santé*, et expliqué à quoi nous la devons, et ce qui la conserve.

Si l'on parvient à faire connaître que la santé en général, la qualité des humeurs qui lui est convenable, et l'état parfait de toutes les fonctions du corps humain, dépendent uniquement d'une force donnée, et d'une certaine activité, au moyen desquelles les parties solides du corps exercent une réaction contre tout ce qui agit sur elles ; que celles-ci en revanche ne peuvent jouir de cette propriété, qu'autant que les humeurs que le corps contient, et d'autres *stimulus* du dehors qui agissent sur lui, comme la lumière, la chaleur, les alimens, les boissons, etc., ont, par leur quantité et leur qualité convenables, les propriétés nécessaires pour mettre en exercice cette force et cette activité ; on se convaincra également alors que la soustraction de ces humeurs faite indistinctement, et par conséquent les

cures de printems qui en causent la diminution et affaiblissent en même-tems, plus ou moins, cette activité des parties solides, qui est nécessaire à la conservation de la santé ; que ces cures sont par conséquent toujours nuisibles aux personnes saines, très-dangereuses aux malades faibles, et qu'il n'est même pas rare qu'elles puissent causer la mort.

Cependant, afin de prévenir tout mal-entendu, et de nous mettre à l'abri du reproche de nous être trop avancés, nous ne nions pas, nous avouons même qu'il peut survenir des maladies pendant le printems, qui pour les guérir exigent le plan curatif débilitant, et évacuant les humeurs. Des personnes fortes, par exemple, qui se sont bien nourries pendant l'hiver, qui ont mené une vie heureuse, exempte d'inquiétudes, au milieu des danses et des divertissemens, en jouissant d'ailleurs d'une forte santé ; de telles personnes, réunissant constamment tout ce que nous venons de dire, ont pu faire un amas d'humeurs surabondantes, qui les stimulant au-delà de la mesure nécessaire, les conduiraient à de véritables maladies inflammatoires, qui seraient décidées par les autres *stimulus* que nous avons déja détaillés,

et qui ont coutume de survenir au printems. Eh bien! nous dirons que dans ce cas même 15 jours au plus suffisent pour terminer la cure, si on emploie un traitement convenable; tandis qu'une cure de printems dure au moins six semaines; qu'on la fait même quelquefois continuer des mois entiers, et souvent, quoiqu'on ne remarque pas la moindre amélioration dans l'état du malheureux malade.

On entend par *santé* une qualité heureuse du corps humain, dont dépend la perfection dans toutes les fonctions vitales, en sorte que celles-ci se fassent avec facilité, force, durée, et une espèce de sensation particulière de bien être.

On a la santé, lorsque dans une organisation bien constituée, les impressions du dehors ou les *stimulus*, tels que l'air, la chaleur, la lumière, les alimens, ceux du dedans, le sang et les humeurs agissent modérément sur une *excitabilité*, qui n'est ni trop forte ni trop affaiblie, comme c'est sur la réaction de l'excitabilité (c'est-à-dire de cette qualité qui rend l'organisation qui la possède susceptible de vie), sur les impressions qu'elle a reçues du dehors, que la vie (*l'excitement*) est fondée; cette vie reçoit, au moyen des justes proportions qu'on vient

d'indiquer, ce degré de force par lequel on remplit toutes les fonctions vitales comme elles doivent l'être, avec facilité et avec un sentiment physique de satisfaction ; et c'est cette disposition qui, comme on l'a déja remarqué, se nomme *santé.*

Or si l'état de la santé dépend de la juste proportion des *stimulus* à l'excitabilité, il est aisé de concevoir que lorsqu'une telle proportion subsiste, c'est-à-dire lorsqu'une personne est saine, tout changement des *stimulus* causé par l'art, non-seulement ne peut pas avancer la santé ou l'affermir, mais au contraire doit la ravir ; c'est-à-dire que ce changement amènera nécessairement des maladies ; car si l'on élève la puissance des *stimulus* qui suffisent à la vie, on élèvera également l'*excitement* à un excès, qui passera les bornes, et il en résultera une maladie qu'on nomme *sthénie.* Si l'on diminue la puissance de ces *stimulus*, l'*excitement* s'affaissera, et il en résultera une maladie d'*asthénie* (de faiblesse).

Or voilà ce qui arrive par les cures de printems, qui conformément aux principes énoncés (que nous allons réfuter) consistent en saignées, en purgatifs et en jus d'herbe ou décoctions.

Quant *à la saignée*, il est clair que la soustraction du sang, l'enlèvement d'un *stimulus* si important, ne peut manquer de précipiter dans une disposition aux maladies asthéniques, ou dans un mal réel d'asthénie, celui qui se fait saigner dans ses jours de santé, c'est-à-dire dans un tems où il n'a pas trop de sang.

Si la saignée est si nuisible dans l'état de santé, combien ne doit-elle pas l'être dans des maladies qui viennent réellement de faiblesse, comme dans la goutte invétérée, l'hypocondrie, en un mot dans toutes les maladies chroniques, qui ne tirent pas leur origine des vices organiques. Cependant combien de malades ne voyons-nous pas qui, étant sujets à ces maladies, attendent le retour du printems avec une véritable impatience, pour faire jaillir le sang de leurs veines, où déja il est mal élaboré et en petite quantité, et répandent ainsi, de propos délibéré, le peu d'huile qui reste de la lampe de vie.

Il n'en est pas de même des purgatifs que des personnes fortes et saines, accoutumées à se nourrir, pendant tout l'hiver, de mets succulens et fortifians, prennent comme une cure de printems pour se nétoyer l'esto-

mac ; car de telles évacuations servent à diminuer le trop de *stimulus* qu'elles ont. Qu'on se garde bien cependant de répéter cette cure trop souvent ; car la santé, la vie même ne courent pas moins de dangers par une grande soustraction de sucs gastriques et de ceux du canal intestinal, que par une grande perte de sang. On peut encore conclure de-là combien doivent être nuisibles, à des valétudinaires, diverses eaux minérales salines qui purgent légèrement, quantité de remèdes dissolvans ou fondans qui sont accompagnés d'une diète sévère de végétaux. Combien l'usage même des plus légers purgatifs, qui alternent avec les jus d'herbe, est préjudiciable à de telles personnes qui, aspirant en vain après la santé pendant tout l'hiver, et quelquefois plus long-tems, croient qu'une méthode curative de cette nature, qui dure des semaines et même des mois entiers, leur procurera au printems le rétablissement si desiré et dont elles ont été si long-tems privées!

Que l'on considère 1°. la répugnance et le dégoût que l'on éprouve en prenant de tels remèdes ; 2°. la perte du suc gastrique, de la bile et des autres humeurs, des canaux nutritifs si nécessaires pour faire une diges-

tion complète ; 3°. le mal-aise constant que l'on sent dans l'estomac et dans les intestins ; 4°. le besoin continuel d'aller à la selle, en sorte que le peu d'alimens qu'on a pris, a à peine le tems d'être à demi digéré ; 5°. et par une suite inévitable, l'élaboration très-imparfaite du sang ; 6°. enfin, l'inertie et l'atonie universelles de l'estomac et des intestins qui doivent aussi nécessairement s'ensuivre. Que l'on considère, disons-nous, toutes ces choses, et il sera aisé de voir le dommage que doit éprouver, pour sa santé, un malade déja affaibli, à qui les *stimulus* manquent, et à qui on enlève le peu qui lui reste par cette méthode évacuante, qui empêche d'ailleurs toute réparation du sang et des autres humeurs indispensables. Une vie misérable et languissante, l'affaiblissement des forces du corps et de l'esprit, l'augmentation de la maladie présente, l'obstruction des viscères, la jaunisse, l'hydropisie, etc., et enfin la mort en sont les tristes et inévitables suites.

En traitant un pareil sujet, nous ne pouvons nous dispenser de parler des *grains de vie* que le citoyen *Rouvière*, médecin français, fait répandre comme le meilleur de tous les *purgatifs rafraîchissans* ou de *précau-*

tion : sous ce point de vue, ces *grains de vie* présentent tous les inconvéniens des autres purgatifs, et leur usage serait tout aussi pernicieux par les considérations que nous venons d'exposer. Mais ce que nous devons ajouter, c'est que pour donner sans doute plus de crédit à ses *grains de vie*, le citoyen *Rouvière* s'est appuyé du nom d'un professeur de médecine-pratique de trois universités célèbres, Gottingue, Pavie et Vienne (le docteur Jean-Pierre Frank). Il prétend en avoir reçu la recette desdits *grains de vie*. Il est plus que probable que le citoyen *Rouvière* n'a jamais eu de correspondance avec le docteur Frank dont il ne connaît même pas bien les qualités, d'après ce qu'il en dit dans ses annonces ; et ce que nous pouvons assurer, c'est que le docteur Frank, dans ses leçons publiques, s'est toujours élevé contre l'abus des purgatifs, et qu'il ne possède aucun secret de l'espèce de celui que le citoyen *Rouvière* prétend tenir de lui.

Mais laissons cette digression qui n'était pas tout-à-fait étrangère à notre sujet, et revenons à l'examen des suites qui résultent de l'*usage des jus d'herbe et des décoctions*. Leur usage expose à des suites plus lentes à la vérité à l'égard du danger, mais qui ne

sont guère moins préjudiciables à la santé que celle des purgatifs plus violens; c'est ce que nous allons démontrer.

Les jus d'herbes et les décoctions causent, par leurs qualités pesantes et indigestes, une oppression de l'estomac; ils le chargent, ils détendent ce viscère et les intestins; ils détruisent, par ce moyen, l'équilibre qui doit exister dans ces organes, et leur font éprouver une faiblesse générale; ils dérangent le cours de la bile et des autres humeurs nécessaires à la digestion, les mêlent et en changent ainsi toutes les propriétés, en sorte qu'elles n'aident qu'imparfaitement, ou même plus du tout, à faire digérer les alimens. On empêche, de cette manière, leur élaboration en un bon chile, la transformation de celui-ci en un nouveau sang qui ne peut plus être en quantité suffisante parce qu'il ne répare pas ses pertes. Les alimens et les jus d'herbes restent dans les intestins affaiblis et sans activité; ils s'y gâtent, y contractent une âcreté, y développent diverses espèces de gaz malfaisant, aggravent le mal au lieu de le guérir, et entraînent après eux des flatuosités, des coliques, des diarrhées, des dyssenteries, ou bien des vices organiques dans le bas

ventre, et tous les accidens qui ne tardent pas à en être la suite.

Si la santé, comme on vient de le démontrer, exige une certaine partie de sang bien conditionné et d'autres humeurs qui, par l'action qu'elles exercent sur l'organisation animale, produisent la force nécessaire aux mouvemens vitaux et à l'état parfait des fonctions de la vie; les remèdes dont on a coutume de faire usage dans les cures de printems ou de précaution, et qui ne tendent qu'à enlever au corps les *stimulus* qui lui sont nécessaires et indispensables, comme le sang et les autres humeurs, ne peuvent donc qu'être nuisibles.

On voit, d'après cela, combien notre avis doit être important à ceux qui ne sont point instruits dans l'art de guérir, que nous cherchons à éloigner de la pratique de ces cures qui sont aussi funestes à la santé, que leur régime est désagréable à suivre. Pour conclure, nous allons exposer les principes suivans fondés sur la vérité, et qui serviront de résultats à tout ce que nous avons avancé.

1°. L'homme qui se porte bien n'a nullement besoin de médecines, qu'on les nomme *grains de vie* ou autrement, et quelle que soit la saison, que ce soit l'hiver ou le prin-

tems ; sans quoi il pourrait fort bien mériter l'épitaphe suivante : *Stava bene, per star meglio, sto qui.*

2°. On ne peut pas raisonnablement supposer qu'il y ait encore, au printems, des restes des alimens qu'on a pris en hiver, comme des rôtis, pâtés, huitres, pâtisseries, mets farineux, poissons, etc., à moins qu'on ne suppose en même tems qu'on n'ait pas eu de selles pendant toute une saison!!!

3°. La pléthore (surabondance de sang) est une chose bien rare à trouver au milieu du luxe actuel ; elle existe tout au plus chez des personnes exemptes d'affaires, d'inquiétudes et de soucis, accoutumées à la bonne chère, aux bons vins, aux alimens succulens. Il n'y a, par conséquent, que pour ces sortes de personnes, que la saignée et les purgatifs peuvent quelquefois être nécessaires au printems, mais pas plus que dans d'autres saisons de l'année.

4° De même le sang de la génération présente qui est plus délicate, est rarement trop épais, plus souvent trop ténu. D'ailleurs, c'est encore une question de savoir si nous avons des remèdes capables d'atténuer le sang.

5°. Des maladies chroniques qui durent des mois et des années, ne reposent sur

d'autres fondemens que sur la faiblesse, lorsqu'elles n'ont point de vices organiques pour causes. Elles exigent donc toujours une méthode curative fortifiante d'une manière proportionnée au degré de la faiblesse du malade ; par conséquent elles ne peuvent que s'aggraver davantage par les cures ordinaires du printems ou de précaution.

6°. De même on ne doit regarder que comme une suite d'une grande faiblesse de l'organisation animale, les âcretés que l'on suppose exister dans les humeurs, excepté celles qui viennent d'un principe de contagion ; puisque les hommes sains, robustes, élaborent un sang pur et bon et ne se plaignent jamais d'âcretés, tandis qu'on entend des personnes languissantes, qui se médicamentent depuis long-tems, s'en plaindre sans cesse.

7°. De petites pustules au visage et à la peau ne prouvent rien pour l'existence des âcretés ; elles n'ont ordinairement rien de commun avec le reste du corps ni avec son sang. Ce ne sont que des maux locaux qu'un traitement local convenable suffit pour faire disparaître. Des femmes voulant se défaire de ces ennemis de la beauté qu'elles prirent pour des âcretés, firent usage de pur-

gatifs et de dépuratifs, ou bien se soumirent à une cure formelle de printems, et tombèrent ainsi dans Scylla pour avoir voulu éviter Carybde.

8°. Celui qui croit et enseigne qu'on peut nétoyer les vaisseaux du corps humain comme une vieille outre mal-propre, et laver le sang avec des décoctions et des jus d'herbes, comme on lave le linge sale; celui-là prouve qu'il n'a point la moindre connaissance de l'organisation animale de l'homme, sans quoi il sentirait bientôt l'ineptie d'une semblable comparaison.

DE L'INFLUENCE

Des odeurs sur le corps humain.

Par le docteur Thomas Capellini, *médecin assistant de l'école clinique à l'université de Vienne.*

PARMI les *stimulus* innombrables qui nous viennent du dehors, qui produisent et conservent ou détruisent la vie de l'homme, les *odeurs* jouent un plus grand rôle qu'on ne l'a cru jusqu'ici. C'est ce que nous nous flattons de démontrer dans cette dissertation. Nous commencerons par établir la na-

ture, les propriétés et la différence des odeurs ; nous examinerons ensuite leur influence sur le corps humain, et nous ferons voir, d'une manière intelligible, à ceux qui ne sont pas de l'art, comment elles peuvent produire ou guérir des maladies.

Les expériences les plus exactes nous apprennent que la cause agissante des odeurs consiste dans des émanations extrêmement subtiles qui, en s'exhalant du corps odorant, se répandent du centre à la circonférence, en raison inverse du carré de leur distance. Cet arome que Boerrhaave appelle *spiritus rector*, n'a jamais pu être démontré *isolé*, malgré les expériences de Boyle, c'est-à-dire, séparé des corps qui le contiennent. C'est pourquoi l'on connaît peu sa nature. Tout ce que nous savons, c'est que tous les corps sont plus ou moins doués de ce principe odorant. C'est ainsi, par exemple, que le verre, les cristaux, les pierres les plus dures et les métaux les plus pesans exhalent une odeur lorsqu'on les frotte. Le bois de hêtre même exhale l'odeur de la rose lorsqu'on le travaille au tour.

Si nous réfléchissons à la simplicité de la nature dans toutes ses œuvres, il nous paraîtra vraisemblable que la différence des

odeurs dépend plus de la célérité avec laquelle elles se répandent, de la volatilité plus ou moins grande et de la combinaison diverse d'un et *même principe odorant* avec divers corps, que du grand nombre d'arômes ou principes odorans différens. C'est ainsi que la volatilité extrême du musc, du camphre, nous rappelle l'idée d'un principe extrêmement efficace, et qui se développe avec la plus grande vîtesse. L'œillet, au contraire, et la pâle violette, celle d'un principe moins actif, mais l'odeur agréable et pénétrante de la rose nous représente l'idée d'un principe qui tient le milieu entre les deux autres odeurs.

Sans nous appesantir sur de telles abstractions qui sont au-dessus de nos connaissances, tâchons plutôt de déterminer le mode d'action des odeurs sur l'homme. Voici le résultat que nous avons recueilli de nos recherches et de nos expériences sur cet objet. L'*action des odeurs ne diffère pas de toutes les autres puissances qui affectent les sens et toute l'organisation*, c'est-à-dire, *qu'elle est stimulante.* C'est ce que nous allons prouver par les considérations suivantes.

L'impression des odeurs modérément agréables ranime la force vitale, réjouit l'ame de la

la même manière que les autres *stimulus* qui nous viennent du dehors, et dont l'impression que nous en recevons est agréable et modérée.

Les peuples orientaux, les Egyptiens, les Grecs et les Romains paraissent avoir senti vivement cette vérité. Lorsque Rome était au plus haut degré de son luxe, on y prodiguait tellement les odeurs, qu'au rapport d'*Aristides*, les arbres qui les fournissent en Arabie, en Syrie, et en général en Orient, en étaient totalement dépouillés ; en sorte que les habitans de ces contrées étaient obligés d'aller quêter, chez les Romains, les aromates dont ils avaient besoin. Les moralistes les plus sévères auraient eu honte de ne pas porter au cou, dans ce tems-là, de petites phioles remplies d'odeurs les plus précieuses. On voit même par les écrits d'*Hérodote*, de *Pausanias*, de *Plutarque*, de *Martial*, et particulièrement d'*Athénée*, qu'on divisait alors les odeurs en classes avec la plus grande précision, et que dirigés par des principes reçus, on assignait non-seulement l'odeur propre à chaque partie du corps en particulier, mais qu'on choisissait en même tems les odeurs, suivant le caprice des dames ; la différence des jours de fêtes publi-

ques et de réjouissance. Mais *Aristote* et *Plutarque* ont déjà remarqué que les champs couverts de fleurs odorantes, étaient cultivés non-seulement pour l'agrément des peuples grecs, mais encore pour la conservation de leur santé.

Les Romains employaient la puissance excitante des odeurs pour électriser le peuple de plus en plus *dans les fêtes publiques*, telles que l'entrée d'un préteur, d'un consul, d'un empereur. Nous voyons cette prodigalité d'odeurs à l'entrée d'un *Pompée* dans Naples, et d'un *Antoine* dans Alexandrie. De même le récit que nous fait Plutarque de *Néron* et d'*Othon*, nous prouve que les Romains faisaient le plus grand cas de l'action des odorans. *Othon* était sur le point de croire qu'il ne pourrait surpasser *Néron*, qui l'avait fait arroser des parfums les plus précieux à la sortie de son palais, lorsqu'il s'avisa de prendre sa revanche en le recevant dans une salle où, par le moyen de canaux d'or et d'argent, on faisait répandre, sur l'hôte, les odeurs les plus exquises en forme de pluie.

Les Romains avaient aussi coutume d'exciter l'appétit par des odeurs. *Pline* nous raconte qu'ils les employaient pour se préserver

de l'ivresse. Nous ne présumons pas pouvoir déterminer jusqu'à quel point ils arrivaient à ce but.

Aux bains, ils savaient également réunir l'action des odeurs à celle du bain chaud, pour se fortifier; c'est pourquoi ils se faisaient parfumer tout le corps après le bain, et se faisaient oindre des baumes les plus précieux.

Ils n'épargnaient pas non plus les odeurs aux *théâtres*, au *cirque*, dans les *temples* et dans les lieux destinés aux fêtes publiques. Quelques personnes ont pensé qu'on ne s'en servait pendant le service divin, que pour corriger les vapeurs qui s'élevaient du corps des animaux qu'on venait d'égorger; mais nous croyons, avec Montaigne, qu'on les employait pour fortifier et égayer l'esprit, et le rendre plus propre à s'élever à la contemplation des choses célestes. Aussi voyons-nous encore faire beaucoup d'usage d'encens dans nos églises, où l'on n'offre plus de victimes qui puissent infecter l'atmosphère.

C'était sur-tout *dans leurs funérailles* que les Romains prodiguaient les odeurs. Il semble que, par cet usage, ils n'avaient en vue que d'égayer l'esprit; mais ils voulaient aussi très-certainement détruire l'effet des va-

peurs désagréables qui s'exhalaient des cadavres, sur-tout lorsqu'on les brûlait, ou au moins les rendre peu sensibles. C'est pourquoi on dressait non-seulement les bûchers avec des espèces de bois odorans, mais même on embaumait le cadavre auparavant avec des substances balsamiques. On brûlait de la myrrhe, de la lavande et sur l'autel, et dans la maison du défunt. Pendant le convoi funèbre, ses parens ou ses amis parsemaient les chemins d'aromates précieux. On en remplissait même des vases, que l'on mettait dans les caveaux ; et ils poussaient sur cela le luxe si loin, que *Pline* raconte qu'on prodigua plus d'odeurs à la mort de *Poppée*, que l'Arabie heureuse n'est capable d'en produire en un an. *Plutarque* dit qu'aux funérailles de *Sylla*, on brûla au-delà de deux cents caisses de substances odorantes. On éleva en outre deux statues colossales, formées de pur encens et de cannelle, dont l'une représentait *Sylla*, et l'autre un *licteur*.

Il suit, de ce que nous venons de dire, que nous sommes éloignés de condamner les odeurs, que nous en conseillons même l'*usage modéré*. Mais afin qu'on nous comprenne bien, nous allons détailler les cir-

constances dans lesquelles on court des risques par leur usage immodéré, et puis indiquer celles où cet usage est au contraire utile et bienfaisant.

Des odeurs qui *stimulent à l'excès* l'*excitabilité* de l'individu sur lequel elles exercent leur action, élèvent le principe de vie, de même que les autres *stimulus*, à un état *hypersthénique* (inflammatoire), ou jettent le corps dans une faiblesse indirecte, ou même causent la mort par l'action trop énergique de leur *stimulus*.

Tissot a vu survenir la fièvre, la migraine, le vertige, la faiblesse de la vue et de la mémoire, la gêne de la respiration, à la suite de l'action trop énergique des substances odorantes. On lit dans *les Dissertations et Mémoires des Sociétés de Médecine de Copenhague et de Paris*, et dans *les Observations de Bartholinus*, que l'odeur des roses a causé plusieurs fois des vomissemens et des dévoiemens. *Boerrhaave*, *Haller* et *Ponticelli* citent des exemples de défaillance qui vinrent de causes semblables.

Le *stimulus* des odeurs est même capable, comme nous l'avons déja remarqué, de causer la mort. Il ressemble parfaitement, en ce point, avec le *stimulus* du vin, de l'élec-

tricité, des mouvemens et ébranlemens violens de l'esprit, occasionnés par la joie, la colère.

Ainsi moururent *Laurent*, évêque de Breslau, et la fille de *Nicolas II*, *comte de Salm*, par l'effet d'une odeur trop violente. On trouve des exemples semblables dans les écrits des médecins les plus célèbres, tels que dans *Morgagni*, *Pirri*, *Borelli*, et surtout dans une fort belle dissertation de Triller : *de morte subitâ ex nimio violarum odore ortâ.*

Ces tristes exemples prouvent que le récit de *Diodore* de Sicile, et ceux de plusieurs autres, ne sont point dépourvus de vraisemblance, lorsqu'ils disent que les voyageurs, en passant devant les côtes de l'Arabie heureuse, au printems, sont obligés d'avoir recours à des fumigations de substances résineuses puantes, qu'ils font dans l'atmosphère dans laquelle ils doivent respirer, afin de ne pas périr d'apoplexie que, sans cette précaution, aurait pu causer l'excès des odeurs les plus pénétrantes.

Si l'on considère aussi les effets violens des odeurs qui s'évaporent naturellement des plantes, qu'on juge des effets nuisibles que peuvent avoir les odeurs produites par

l'art, c'est-à-dire les poudres odorantes, les esprits, les quintessences, les eaux qu'on a distillées du mélange d'une infinité de plantes, enfin tous les aromates artificiels.

C'est ainsi que *Henri VI* et *Emmanuel, comte de Savoie*, périrent par une odeur artificielle extrêmement violente, dont on avait imprégné leurs gants. Un mouchoir préparé de même, par une dame de Florence, fit mourir le vaillant général et roi de Naples, *Ladislaüs*. L'immortel *Eugène* faillit subir le même sort en ouvrant une lettre ; mais l'ayant jettée promptement par terre, il n'eut qu'une défaillance. Enfin Haller raconte que le serpent à sonnettes, quand il attaque des animaux pour en faire sa pâture, exhale autour de lui une odeur de musc, qui d'abord les étourdit, ensuite les tue et les rend plus facilement sa proie.

D'après ces faits, on desirerait savoir si les Romains ont observé des suites aussi funestes de l'abus des odeurs. Les médecins ne nous disent rien de positif à ce sujet. Mais l'opinion de Pline est que, lorsque sous les censeurs *Publius-Licinius Crassus* et *Lucius-Julius César* on mit des bornes aux abus des odeurs, par des loix sévères, que *Solon* avait déja autrefois portées, on ne

voulait pas seulement arrêter la prodigalité de l'argent, mais en même-tems empêcher des suites funestes à la santé; ce qui nous prouve, sans contredit, qu'on avait eu plus d'un exemple malheureux qui faisait craindre ces suites; et si ces exemples n'étaient pas si fréquens chez les Romains, c'est parce qu'ils étaient accoutumés dès leur jeunesse, à user des odeurs les plus fortes, et que d'ailleurs ils ne faisaient usage que d'odeurs naturelles, telles que du safran, de la myrrhe, de l'encens, de la lavande, des roses, etc.

Je ne puis finir de parler des funestes effets des odeurs violentes, sans remarquer qu'on rencontre très-souvent des femmes et des hommes efféminés, qui ne font aussi que s'*imaginer* que les odeurs leur sont nuisibles, et ne le disent que par ton, ou pour qu'on s'occupe d'eux davantage. Pour appuyer cette assertion, je vais rapporter ce qui arriva à une dame qui prétendait ne pouvoir supporter l'odeur de la rose; elle reçut un jour la visite d'une de ses amies qui en portait une; sur-le-champ elle se trouva mal à mourir : et cette rose dangereuse n'était cependant qu'artificielle et sans odeur.

Il n'existe nulle part autant de prévention à cet égard qu'en Italie. On y croit presque

par-tout

par-tout qu'une femme en couche ne peut pas souffrir d'odeur sans péril de sa vie. Aussi malheur à l'imprudent qui s'oublie sur ce point. Si l'on veut représenter à ces dames que leur crainte n'est qu'une faiblesse d'imagination, puisque les dames françaises et allemandes qui sont en couche, non-seulement ne redoutent pas les odeurs, mais s'en servent même beaucoup ; elles répondent qu'*elles sont bien plus sensibles que toutes ces femmes là.* Sans avoir à se plaindre de la sensibilité des Italiennes, il est permis de ne pas admettre cette raison. En leur supposant même une plus grande sensibilité en général, il en est bien au moins un bon nombre qui pourraient le céder sur ce point aux dames allemandes ; comme si l'on peut accuser les allemandes d'être moins sensibles: il en est aussi qui pourraient rivaliser avec les plus délicates *dona* , avoir autant qu'elles le droit de craindre les odeurs, et qui ne les craignent pas.

Les médecins ont cru expliquer clairement l'aversion réelle ou supposée qu'ont certaines personnes pour les odeurs, en attribuant sa cause à une *idiocrasie* particulière. Mais c'est ici un mot qui n'a pas de de sens , comme nous en avons une grande

quantité dans notre science. Qui dit : *Les odeurs me sont nuisibles à cause d'une idiocrasie particulière*, c'est comme s'il disait : *Les odeurs me sont nuisibles parce qu'elles me sont nuisibles.* Quand est-ce donc que les médecins banniront de la science ces mots qui n'apprennent rien ?

La cause pour laquelle diverses personnes en général, ou quelques-unes en particulier, ne peuvent réellement supporter les odeurs, réside dans l'état de l'*excitabilité* (sensibilité de nerfs) qui ne peut absolument pas souffrir certains *stimulus* dont l'action s'exerce même sur d'autres organes. Nous ignorons, comme tant d'autres choses, ce qui fait que certains *stimulus* excitent une impression désagréable sur l'*excitabilité* : tout ce que nous savons, c'est qu'un degré trop haut de cette propriété de l'organisation animale, est ordinairement la cause pour laquelle elle ne peut pas supporter ces *stimulus*. De là vient qu'un œil et une oreille très-sensibles sont autant ennemis de la lumière et des sons violens, qu'un nez délicat l'est des odeurs fortes. Mais dans tous les cas, l'action de la lumière, du son et des principes odorans ne se borne pas à l'organe qui le reçoit, mais elle s'étend à tout le système

organique, de même que les autres *stimulus*; c'est pourquoi, pour nous en tenir à notre objet, nous voyons que l'odeur d'un bon met excite l'excrétion de la salive dans la bouche, qu'une mauvaise odeur cause du dégoût, le vomissement et le dévoiement, et que certaines autres odeurs ont de l'influence sur les organes qui semblent avoir le moins de rapport à ceux de l'odorat.

Les exemples innombrables qui nous apprennent qu'on a souvent conservé, au moins pour quelque tems, une vie mortellement en danger, uniquement par le moyen des odeurs, nous fournissent la preuve la plus convaincante de leur action sur tout le corps. Le philosophe *Démocrite d'Abdère* étant à l'agonie, prolongea sa vie par la seule odeur du vin. *Baco de Vérulam* raconte l'histoire d'un gentilhomme qui se soutint fort bien quatre à cinq jours, sans prendre aucune nourriture, par l'odeur seule de l'ail et des oignons. Le docteur *Alibert*, en parlant de lui-même, dit qu'étant extrêmement débile à la suite d'une maladie, il ne dut son entier rétablissement qu'à l'action des odeurs.

Il est très-aisé de voir comment les odeurs peuvent nuire ou servir comme *remèdes curatifs*, et il est facile de l'expliquer d'après

les principes de l'immortel Brown. Les odeurs ont une action *stimulante* et relèvent dans certaines circonstances, le principe de vie (*l'excitement*); mais si leur action est trop énergique ou dirigée sur une *excitabilité* qui ne peut pas supporter leur *stimulus*, il en résulte ou des maladies de *sthénie* (excès de force vitale), ou d'*asthénie* (défaut de force vitale) qu'on nomme *asthénie indirecte*, parce que sa cause n'est pas le défaut, mais l'excès de *stimulus*. Non-seulement cette propriété convient à toutes les odeurs, mais même à tous les autres *stimulus*. C'est même par cet accord commun d'actions que nous avons cherché jusqu'ici à prouver l'identité de leur manière d'agir, comme nous nous flattons d'y avoir réussi ; il est maintenant aisé de comprendre pourquoi l'on peut faire usage, avec le plus grand succès, des odeurs comme remèdes dans les maladies causées par un défaut de *stimulus*.

L'expérience a même déja confirmé depuis nombre d'années, la validité de cette assertion. A peine quelqu'un est-il tombé en défaillance, qu'on lui porte, sous le nez, des substances d'une forte odeur dont le *stimulus* ranime ordinairement le malade. *Arétée*, *Morgagni* et autres citent des exem-

ples d'épileptiques qui furent délivrés sur-le-champ de leur accès, en leur présentant de l'esprit de sel ammoniac caustique à flairer.

On doit néanmoins, dans la pratique des odeurs en qualité de remèdes, comme dans celle de tous les autres *stimulus*, observer la règle d'or que Brown nous a donnée : *qu'il faut, pour augmenter l'excitement* (la force vitale), *que le stimulus soit proportionné à l'état de l'excitabilité.*

Conformément à cette loi, on ferait une faute contre la *thérapeutique*, si l'on conseillait à des femmes excitables, hystériques, ou à des personnes très-sensibles ou hypocondres, l'usage immédiat des odeurs les plus fortes, pour les délivrer des affections nerveuses. Il n'y a que par leur usage prudent et gradué, comme par celui de tous les autres remèdes fortifians, que de telles personnes en ressentiront l'influence salutaire *au-delà de toute attente.* C'est ainsi que l'expérience me l'apprend sur-tout à l'égard du vinaigre anglais, connu sous le titre *Aromatic spirit of vinegar.*

On peut être plus libéral dans l'usage des odeurs dans les maladies asthéniques d'une débilité indirecte, dans les maux de tête, etc. qui viennent de l'abus des boissons spiri-

tueuses, d'une trop forte contention d'esprit, de la vapeur de charbon, de la chaleur, des passions et autres causes semblables. L'excitabilité étant dans ces cas beaucoup diminuée par la cause de la maladie (les *puissances* nuisibles), c'est pourquoi elle peut supporter chaque *stimulus*, par conséquent aussi celui des odeurs, mieux que dans une débilité directe. Mais dans ce cas, il ne faut pas continuer l'usage des odeurs trop longtems, et l'on doit l'interrompre dès qu'on s'apperçoit d'un mieux ; car si on néglige de suivre cette règle, les odeurs augmentent l'état de la maladie, c'est-à-dire elles agissent comme les *puissances* nuisibles, et rendent la faiblesse indirecte plus considérable ; donc on peut facilement conclure jusqu'ici que les odeurs nuisent dans les maladies sthéniques, c'est-à-dire dans celles où l'action vitale est augmentée au-delà des proportions requises pour la santé.

DE L'INFLUENCE

De l'habillement des Femmes sur leur santé.

Par Joseph Frank, *premier médecin à l'hôpital général de Vienne.*

Si l'on considère l'homme répandu et vivant sur presque tout le globe terrestre, ce qui n'existe pas à l'égard des autres animaux, si on en excepte peut-être le chien, on est tenté de croire, au premier coup-d'œil, que la nature l'a créé *pour tous les climats.* Mais une plus mûre réflexion nous persuade le contraire. Le naturaliste dégagé de tout préjugé, trouve bientôt de fortes raisons pour être convaincu que la nature a assigné à l'homme, ainsi qu'à chaque animal ou à chaque plante en particulier, une température propre à sa constitution, et que ce n'est que par un effet de l'art qu'il peut vivre sans danger dans d'autres climats, de même qu'on ne conserve qu'à force de soins ces animaux et ces plantes qu'on appelle étrangers.

On ne peut pas déterminer précisément

quelle est la partie de la terre qu'on doit regarder proprement comme la patrie de l'homme ; mais on peut présumer raisonnablement que cette partie se trouve, sinon dans les climats très chauds, au moins certainement dans ceux qui sont un peu plus chauds que les pays de température modérée. Sans appuyer mon opinion sur l'écriture sainte, ou sur la tradition, qui nous apprennent qu'il sortit du midi de l'Asie, pour se répandre dans toutes les parties du monde, nous en appelons aux considérations suivantes.

Il n'y a que dans les pays chauds où la nature offre d'elle-même à l'homme, dans chaque saison, les alimens nécessaires à sa conservation. Ses qualités, tant physiques que morales, pourvu qu'elles dépendent d'une disposition naturelle, et non pas des mœurs ni de l'éducation, de la religion ou des lois, se développent avec beaucoup plus de perfection dans les pays chauds que dans les pays froids. Nous voyons même qu'elles diminuent dans ces derniers en raison du froid qui y règne; en sorte que vers les pôles on trouve l'espèce humaine presqu'entièrement dégénérée, et réduite à la plus petite et à la plus misérable des créatures; et s'il

est démontré que toute espèce vivante se multiplie toujours en proportion de la convenance du climat à sa constitution, notre opinion se trouve appuyée encore par la preuve que l'on a que les pays chauds sont plus peuplés que les pays froids. Mais l'argument le plus convaincant sans doute, c'est que l'homme ne saurait se conserver dans la plus grande partie du monde, sans recourir *à des vêtemens inventés par l'art*, qu'il lui faut même changer selon les saisons. C'est pourquoi, semblable à une plante accoutumée à un pays plus chaud, il se voit obligé de chercher asile, pendant l'hiver, dans des appartemens chauffés, qu'on peut comparer à de véritables serres. Cette nécessité de se défendre des atteintes de l'air par des vêtemens artificiels, à laquelle l'homme est soumis dans tant de contrées, me ramène vers mon objet, et je crois pouvoir en déduire que le but le plus naturel du *vêtement* est de se défendre d'un climat qui n'est pas tout-à-fait convenable à la nature humaine. On peut sans doute en porter un autre jugement. De grands philosophes et des hommes d'état ont prouvé que les vêtemens ont encore d'autres influences non moins importantes sur l'homme vivant en société. Aussi l'on a

toujours remarqué avec raison que la chaleur et le froid n'ont jamais déterminé seuls la manière de se vêtir, chez aucun peuple du monde; et l'on voit encore de nos jours le montagnard Ecossais aller presque nu au milieu de ses frimats, tandis que le Turc, au contraire, s'enveloppe presqu'entièrement sous le plus beau ciel de la zone tempérée.

Mais laissons au moraliste, au législateur à s'exercer dans un champ si vaste, et qui ne peut manquer de leur fournir un grand nombre de savantes considérations. Me bornant à ce que nous prescrit le genre de cette dissertation, je ne ferai qu'examiner l'influence que peut avoir aujourd'hui l'*habillement des femmes* sur leur santé; nous commencerons par la *coiffure*.

Si l'on se rappelle les coiffures anciennes, telles que les tours, les bonnets d'une hauteur démesurée, les épingles sans nombre, et qu'on les compare avec la manière simple de porter les cheveux aujourd'hui, on trouve, sous tous les rapports, des motifs pour applaudir à ce changement. Considéré seulement sous le rapport médical, on sentira combien il peut être avantageux de rendre la chevelure à son état naturel, si l'on connaît bien la part

u'elle prend au bien et au mal-être de tout
e corps. On se tromperait beaucoup, si l'on
egardait les cheveux comme des parties
nanimées et privées d'organes. Ce sont,
our ainsi dire, des plantes vivantes qui ont
ris racine sur nous, et qui nous rapportent
n revanche des avantages qu'on n'a pas en-
ore suffisamment apperçus. En suivant cette
omparaison, on trouvera que si l'on ébran-
he les arbres, si l'on coupe la tige de cer-
aines plantes pour en augmenter la végéta-
on, de même on coupe les cheveux pour
es faire revenir plus épais. On peut encore
jouter que la pommade tient lieu d'engrais,
t la poudre de certaines terres sablonneuses
ue l'on met sur les champs dont il faut ab-
orber l'excès de principes nourriciers. De là
n pourrait conclure que la pommade ne
eut être utile qu'aux cheveux qui se trou-
ent sur une tête sèche, comme celles des
ommes débiles et des vieillards; et la pou-
re ne devrait être employée que sur des
êtes humides, dont il faut absorber la con-
nuelle évaporation; aussi ces substances ne
euvent être jugées nuisibles ou avanta-
euses, ou tout-à-fait superflues, qu'autant
u'on connaît les circonstances particulières
ui en font user. On peut cependant affirmer

en général, que la mode d'aujourd'hui, de ne plus *poudrer* les cheveux, mérite la préférence à tous égards; car, 1°. les têtes trop grasses sont maintenant plus rares que les sèches; 2°. la poudre arrête toujours plus ou moins la transpiration; 3°. on épargne tous les ans une quantité de farine qui peut être mieux employée; 4°. et enfin on évite tous les dangers auxquels on est exposé par le reniflement de la poussière de la mauvaise poudre.

Si la comparaison des cheveux avec les plantes nous donne une idée de leurs rapports intimes avec les autres organes, nous ne le remarquons pas moins dans l'influence que la plupart des passions ont sur eux. Le chagrin, la tristesse, et en général toute disposition qui affaiblit le corps, paralyse pour ainsi dire les cheveux. On les voit pendans, comme s'ils étaient fanés, et ils se laissent à peine friser (je regarde ce symptôme comme de mauvaise augure dans les maladies, sur-tout dans la fièvre, dans l'étisie et l'hydropisie de poitrine). Il serait aisé aux femmes de remarquer aussi qu'à certaines époques leurs cheveux se laissent rouler plus difficilement, ou, comme on a coutume de s'exprimer, ne tiennent pas. On voit,

ar ce que je viens de dire de l'effet de la tris-
sse sur les cheveux, que l'usage des dames
omaines de porter les cheveux épars et de
es laisser agiter par l'air en tous sens, pour
xprimer un malheur public ou particulier,
'avait rien qui ne fût fondé sur la nature.
a crainte, sur-tout, agit sur les cheveux de
i manière la plus sensible : de là vient le
roverbe, *les cheveux dressent sur la tête.*
es grands peintres n'ont pas laissé échapper
ette circonstance. La superbe gravure qui
eprésente la mort du général Wolf, doit en
artie l'impression profonde qu'elle fait sur
oute ame sensible, au grenadier dont les
heveux se hérissent de désespoir à la vue
e son général mourant. Les passions agréa-
les, telles que l'amour, la joie, ont égale-
ient une influence frappante sur les che-
eux, et ce n'est pas sans raison que le poëte
écrit sa bergère aux cheveux bouclés. L'his-
oire nous apprend que les cheveux furent
egardés comme le symbole de la force par
a plupart des nations anciennes; et peut-être
'est-il pas hors de propos de rappeler ici
u'on punissait autrefois, en Allemagne et
n France, les adultères et d'autres crimi-
els, en leur rasant la tête, ce qui se pra-
que même encore pour les galériens. Cette

considération cependant n'empêche pas qu'on ait toujours regardé la tête chauve comme le véritable apanage des philosophes de l'antiquité ; ce qui n'était pas sans fondement, car entre toutes les causes qui concourent à la chûte des cheveux, la contention continuelle de l'esprit est peut-être une des plus agissantes.

Celui de mes lecteurs qui ne serait pas suffisamment persuadé des propriétés des cheveux, des désavantages de l'ancienne coiffure, et de la préférence que mérite la mode actuelle, qu'il consulte les *observations* du célèbre chirurgien *Schmucker* (1). Ce fameux praticien dit (en parlant de l'ancienne mode) que depuis que les dames se servent à leur toilette de tant d'*épingles à cheveux*, et qu'elles chargent leurs cheveux de tant de pommade et de poudre, les tumeurs cystiques et autres sont beaucoup plus communes qu'autrefois ; car il est réellement très-possible que ces épingles qu'on fait souvent passer dans les cheveux, blessent une glandule ou un vaisseau lymphatique, ou que la quantité de pommade et de poudre viennent à obstruer

(1) Schmuckers, chirurgische Wahrnehmungen, 1ter theil., s. 571.

et à coller les vaisseaux exhalans, et à occasionner par-là ces espèces de maux.

Les femmes qui ont fait long-tems usage de l'ancienne coiffure, sur-tout celles qui, redoutant le martyre qu'il fallait endurer chaque fois qu'on se coiffait, ne se coiffaient pas tous les jours, doivent savoir par expérience, que la migraine et toute espèce de maux de tête étaient le fruit d'une mode si mal entendue. Il est certaines femmes dont la tête est si sensible, qu'elles ne peuvent supporter leurs propres cheveux lorsqu'ils sont trop épais. J'ai connu une dame sujette à des maux de tête violens, et qu'aucun remède ne pouvait soulager; elle prit la résolution de se laisser couper ses beaux cheveux, et le mal de tête disparut.

Tout ceci, pris sous le rapport de la médecine, fait l'éloge de la manière actuelle de se coiffer, et sur-tout des têtes à la *Brutus* ou à la *Titus*, pourvu qu'elles soient ainsi arrangées avec leurs *propres cheveux;* car nous pensons tout autrement à l'égard *des perruques à la nouvelle mode*, avec lesquelles une jolie blonde cherche à se masquer en brune, souvent aux dépens même de sa beauté. Comment louer une mode qui n'a

jamais dû servir qu'à couvrir la nudité des vieilles têtes chauves? et parmi les inconvéniens qu'elle entraîne, on remarquera, 1°. que cette mode, en rendant nécessaire une plus grande quantité de perruquiers, voue à un état peu utile des hommes qui pourraient être employés avantageusement ailleurs; et ces hommes y gagneraient eux-mêmes; car, sans cesse exposés à la poussière, on en voit peu arriver à un âge avancé, et qui ne soient tôt ou tard attaqués de phthisie; 2°. la perruque serre la tête, et met toujours quelque obstacle à la libre circulation du sang; 3°. sous la perruque la tête s'accoutume à une température chaude, de sorte qu'on ne peut la quitter un moment sans s'exposer à un réfroidissement, d'où il résulte des enchifrènemens, des catarrhes, des maux de tête; 4°. enfin nos femmes, si délicates, savent-elles bien de qui viennent les cheveux qui servent ordinairement à faire leurs charmantes perruques? de malfaiteurs; ou, ce qui est encore pis, de personnes qui sont mortes dans les hôpitaux, et souvent de maladies contagieuses.

Mais bien convaincu d'avance que tout ce que je puis dire sur cet usage, ne le changera

gera pas, je vais passer à un autre qui devient tous les jours de plus en plus général, je veux parler du *fard*.

C'est ainsi que mon père (le docteur J. P. Franck) s'exprime sur ce sujet dans sa *Médecine* (1) : « Si le fard n'était adopté que » par les femmes qui ont quelque droit de » se plaindre des traits de leurs visages, » leurs efforts pour obtenir de l'art ce que » la nature leur a refusé, serait très-pardonnables ; mais une jolie femme se peindre » à dessein la figure, c'est se rendre coupable d'ingratitude envers le créateur, en » renonçant aux avantages naturels et à la » véritable beauté ; c'est annoncer peu de » goût et une étroite conception, ou enfin » l'esclavage des modes ». On observa si fréquemment des suites fâcheuses de l'usage du fard, dans la composition duquel entraient du vermillon et divers oxides de plomb, qu'elles réveillèrent l'attention de plusieurs gouvernemens sages, qui portèrent des lois pénales contre quiconque oserait vendre du fard semblable à l'avenir.

Les ornemens du cou n'ont pas une influence aussi grande sur la santé chez les

(1) Vol. 3, pag. 744.

femmes, que chez les hommes, chez qui ils occasionnent quelquefois de très-grands maux, qui résultent de leur pression sur les vaisseaux sanguins et sur la trachée artère; mais les femmes doivent avoir soin d'éviter spécialement les colliers faits avec des cheveux, 1°. par les considérations que nous avons présentées contre l'usage des cheveux d'autrui; et 2°. parce que l'expérience a appris que de tels colliers causent des démangeaisons, des pustules, et même l'érysipèle.

Tandis que je suis à parler du cou, je ne crois pas faire une digression déplacée, en disant un mot des gros cous et des goîtres, qui défigurent tant de belles femmes, et qui causent tant de chagrin à des parens qui remarquent une semblable disposition dans leurs enfans.

Les médecins ne sont pas d'accord à l'égard de la cause de cette incommodité. Il ne faut pas, selon moi, chercher une cause *spécifique*, mais l'origine de ce mal dans différentes causes.

Il n'y a pas de doute que certaines eaux de source ne produisent non-seulement des goîtres, mais même les écrouelles. Ces maux étaient si communs à Rheims, qu'on y fonda un hôpital pour ceux qui en étaient

atteints. Enfin, on engagea les habitans à ne plus boire d'eau de source, et à faire usage de l'eau de la Vesle (rivière qui passe à Rheims), et on vit les écrouelles disparaître aussitôt (1). L'équipage du capitaine Kook s'étant trouvé forcé de se servir d'eau de glace fondue pour boire, les glandes du cou se tuméfièrent, ce qui ne cessa qu'avec la cause (2). Parler haut et long-tems, le chant, les instrumens à vent, le renversement de la tête en arrière pendant l'enfantement, peuvent encore produire des gros cous et des goitres. Il y a peu d'espoir de guérir ce mal lorsqu'il est ancien ; mais le remède suivant le guérit presque toujours dans sa naissance. Je le rapporte ici, parce qu'il est peu connu ; on le doit à un médecin de Strasbourg, appelé *Corvini*.

R. *Spongiarum in fragmentis. — Lapidum spongiarum* aa *uncias quatuor. Pilæ marinæ unciam unam ingerantur hæc crucibulo et fiat sub igne cinis. Dein.* R. *Hujus cineris unciam unam, coque in aquæ fontis libris duabus ad remanentiam libræ unius. Filtratis adde sympi*

(1) Mémoires de la Société Royale de Médecine, 1777, pag. 280.

(2) Voyage autour du monde, par Forster, 1, vol. pag. 81.

cinnamomo unciam unam. M. D. S. Prenez-en une cuiller à bouche trois fois par jour.

De quelques habillemens des femmes.

Si nous comparons les modes anciennes, pour l'habillement des femmes, avec les nouvelles, nous conviendrons que celles d'aujourd'hui ont des avantages importans, surtout par la proscription des corps, qui étaient encore en usage dans quelques parties de la France avant l'époque de sa révolution. Cette mode funeste contrariait absolument la nature, en s'opposant à l'accroissement de la partie du corps marquée chez les femmes pour avoir le plus d'étendue, comme il est facile de s'en convaincre à la seule inspection de la structure de ce sexe (1).

(1) L'Auteur fait ici une énumération détaillée des maladies causées par l'usage affreux des corps, telles que maux d'estomac, de poitrine, crachemens de sang, phthisies, difformité des viscères thoraciques, abdominaux, et ses suites; stérilité des femmes, avortement, diminution et par fois disparition des seins que la nature ne leur accorde que pour être leur plus bel ornement et le plus puissant de leurs attraits. Il rapporte encore en grande partie à cette mode les inflammations et suppurations des mammelles dont les mères sont fréquemment tourmentées, quelques jours après leur délivrance, d'où il résultait

Nos femmes doivent donc s'estimer heureuses de plus d'une manière d'avoir adopté la mode qui leur donne cette belle forme que nous admirons dans les statues grecques. Cependant ne poussons pas trop loin les louanges de la taille courte ; car nous voyons déja de nos belles dames s'habiller de façon que leurs seins semblent être coupés en deux par leur ceinture, ce qui est aussi affligeant pour le bon goût que nuisible à la santé. Je desirerais donc que la taille des robes commençât quelques pouces au-dessous de la gorge.

Une chose bien importante à observer aux femmes, c'est *le danger du réfroidissement.* Les habillemens légers de mousseline, de linon ; les manches courtes, qui empêchent

des suites si funestes pour un grand nombre d'enfans que cette seule circonstance privait seule du bonheur d'être nourries par leurs mères. L'auteur démontre de quelle manière tous ces maux prennent naissance, et cite un nombre infini d'exemples que lui ont fournis ses propres observations et celles de plusieurs autres célèbres praticiens. J'ai cru devoir retrancher, dans la traduction, toute cette partie ; d'abord parce que d'habiles médecins ont suffisamment attaqué cette mode par leurs écrits, et sur-tout parce que, graces au ciel, elle est totalement disparue du territoire de la république française (*Note du traducteur.*)

d'avoir le bras recouvert de la chemise, la nudité du cou, des épaules, celle d'une partie de la gorge, tout cela est en opposition directe avec le but du vêtement. Quoique des journalistes français aient rapporté quantité d'exemples de femmes qui se sont attirées des maladies mortelles par le réfroidissement, auquel cette méthode expose si aisément, on en voit encore un grand nombre persister à suivre une mode si funeste à leur santé; en sorte qu'il serait à desirer que les lois y pussent mettre un frein.

C'est sur-tout le réfroidissement des seins qui est pernicieux aux femmes, et particulièrement à une certaine époque; car cette partie a un rapport intime avec la matrice; c'est-à-dire que ces organes se communiquent d'une manière si prompte les impressions agréables ou désagréables qu'ils reçoivent, que la femme a beau couvrir chaudement toute les parties du corps, si elle expose ses seins à l'action du froid, la matrice n'échappera pas au refroidissement.

Les femmes pourraient aisément éviter cette cause de maladie, sans rien ôter à leurs vues de plaire; au contraire, plus ce sexe voile ses charmes, plus il leur donne de puissance sur l'autre sexe; effet qui est fondé

sur la loi physique, que *tout charme perd en raison directe de son usage*. L'état du mariage n'en fournit que trop souvent la preuve. Les femmes, en adoptant la mode d'aller presque nues, ne tarderont pas à s'attirer l'indifférence des hommes pour des charmes dont leurs yeux sont, pour ainsi dire, fatigués chaque jour. On raconte à ce sujet qu'une souveraine d'Afrique, lasse des plaintes des femmes de son empire, sur l'abandon où les hommes les laissaient, imagina que cet abandon pouvait venir de l'usage qu'avaient ses sujettes d'aller toutes nues; elle leur ordonna de porter un jupon court, mais qui couvrît assez pour que les regards eussent quelque chose à desirer; et l'on assure que cette institution eut tout l'effet qu'en attendait la reine. On pourrait citer mille autres traits pour prouver aux femmes quelle est leur erreur en croyant plaire par des nudités.

Le réfroidissement exposera toujours les femmes, dans notre climat, à quantité de maux, jusqu'à ce qu'on introduise la coutume générale de porter des *caleçons*. Sans doute une très-grande habitude peut mettre quelques femmes en état de supporter les variations de la température, même aux parties les plus sensibles; mais le nombre de

ces personnes endurcies est bien petit, en comparaison de celui à qui le froid est nuisible. J'ai traité, depuis quelques années, plusieurs milliers de femmes dans l'hospice général à Vienne, ainsi j'ai eu assez d'occasion de me convaincre de l'espèce et des causes de leurs maux. Or, l'expérience m'a appris que le grand nombre de leurs indispositions, telles que la suppression, la cardialgie, les autres maux d'estomac, les convulsions de toute espèce, les fleurs blanches, sont dues au réfroidissement. L'expérience m'a aussi convaincu qu'avec l'usage de porter des caleçons, on préviendrait beaucoup de ces maux-là par la suite, et il est bien étonnant que les médecins n'aient pas proposé depuis long-tems cette précaution, sur-tout pour les femmes en couche qui commencent à se lever. Faute de prendre cette mesure, les réfroidissemens, qu'on ne peut empêcher, leur causent la maladie la plus terrible à laquelle les femmes soient exposées, je veux dire la *fièvre puerpérale* (que les médecins français appellent mal-à-propos *dépôt de lait*). Il y a long-tems qu'on a comparé l'état d'une femme accouchée à celui d'une personne blessée. On sait généralement que le froid nuit aux blessures,

s'oppose

s'oppose à leur guérison, et occasionne le tetanos et le trismus, etc., et cependant on n'a pas encore assez appris aux femmes en couche les dangers qu'elles courent par le réfroidissement, ni les moyens de l'éviter.

En faisant le panégyrique des vêtemens chauds, en opinant ainsi contre le sentiment de la plupart des médecins modernes, qui voudraient réfroidir le monde entier, nous sommes loin cependant d'engager aux excès à cet égard. C'est aussi une vérité, que plus on veut se défendre du réfroidissement, plus on est susceptible de l'éprouver, et que les personnes qui se sont accoutumées dès leur jeunesse aux impressions du froid, ont beaucoup moins à craindre de ses effets. C'est pourquoi Montaigne aurait parfaitement raison, s'il ne parlait que de pays où l'on peut considérer l'homme comme indigène, et non pas de nos climats, où il semble une production exotique, lorsqu'il dit: « Nos » tégumens ne devraient-ils pas nous suffire » de même qu'aux autres créatures, pour » nous défendre? ou puisque notre visage » résiste au froid, pourquoi ne pourrions-» nous pas devenir visage par-tout? »(*Essais*, liv. I.)

Je ne saurais finir sans dire quelque chose

aussi de la réforme qui a eu lieu à l'égard des *souliers*. On a enfin banni les *hauts talons*.

Kamper et *Grant* avaient parfaitement exposé les suites fâcheuses de ces échasses. Les hauts talons tirent les gras de jambe vers le haut, courbent le genou en avant et la hanche en arrière, en sorte que toute l'épine du dos prend la forme de l'*s*; et c'est bien à juste titre que *Platner* a condamné les hauts talons pendant la grossesse. Il dit que leur effet est de comprimer le ventre, et de tenir sur-tout dans une tension continuelle les muscles abdominaux, ce qui ne peut manquer de faire souffrir l'enfant qui y est enfermé; en outre le corps n'a pas une solidité convenable dans sa marche, et les femmes enceintes, qui d'ailleurs perdent aisément l'équilibre, courent de plus grands risques de faire des chûtes fâcheuses lorsqu'elles avancent dans leur grossesse.

La mode actuelle, qui est sans contredit beaucoup meilleure, remplit-elle tout ce qu'on peut desirer? le médecin ne peut-il pas y trouver encore à redire? La forme ronde qu'on vient enfin d'adopter, est peut-être ce qu'on peut espérer de mieux, pourvu que le soulier soit fait de manière à ne pas mettre le pied à la gêne. Mais on ne par-

viendra à perfectionner les souliers, qu'en suivant le conseil de *Kamper*, et en leur donnant exactement la forme de chaque pied.

Mais en total, on peut conclure de cette courte dissertation, qu'on a gagné dans ces derniers tems par rapport à l'habillement des femmes.

RECHERCHES

Sur les causes de la pulmonie si fréquente à Vienne en Autriche et dans les grandes villes, et sur les moyens de l'éviter.

Par Martin Schmidt, *docteur en médecine, et médecin à l'hôpital général à Vienne.*

Les listes des morts de villes comme Vienne, Londres, Paris, attestent que dans ces grandes villes il n'y a point de maladie qui cause une mortalité aussi grande parmi les adultes, que celle qu'on connaît sous le nom de *phthisie* ou *pulmonie*. Cette terrible maladie a enlevé en trois ans (depuis 1797 jusqu'à 1799, de l'an 6 à l'an 9, n. st.) dans le seul hôpital général de Vienne, 2,735

personnes. Qu'on fasse de plus la remarque malheureusement trop vraie, que la phthisie n'attaque ordinairement que ceux qui sont à la fleur de l'âge, et qui auraient pu par conséquent, sans cette maladie, vivre encore long-tems pour eux, pour leurs amis, leurs parens et l'état; et toute personne sensible sera sans doute saisie d'effroi, et desirera s'instruire des causes premières d'un tel ravage.

En entreprenant de satisfaire à ce desir, nous croyons non-seulement contenter la curiosité, mais nous sommes même fermement convaincus que c'est rendre un service distingué à l'humanité en général, et en particulier aux habitans des grandes cités. Le tableau fidèle des causes d'un mal porte avec lui les moyens de les éviter. Rien d'ailleurs ne doit paraître plus important que de connaître le moyen de prévenir l'effet de ces causes; car la médecine, malgré toutes ses recherches, ne peut et ne pourra peut-être jamais guérir la vraie phthisie parfaitement développée.

Comme nous n'écrivons que pour les gens du monde, nous ferons précéder la description des causes de cette maladie et de son cours, par la définition de la maladie même,

sans parler du traitement. Nous ne voulons instruire ceux qui ne sont pas gens de l'art, que *sur ce qu'ils ne doivent pas faire*, en laissant le traitement aux médecins exclusivement. Si tous ceux qui ont écrit des médecines domestiques avaient suivi cette méthode, leurs livres n'auraient peut-être pas causé tant d'erreurs et de maux.

La phthisie est une maladie locale des poumons (dont la substance est lésée par des ulcères et des tubercules), accompagnée de l'amaigrissement de tout le corps et d'une fièvre lente.

Ce mal ressemble au feu couvert sous la cendre, et ne manifeste le plus souvent son danger qu'après des années ; d'autres fois il galoppe. De-là vient que les Anglais l'appellent, dans ce dernier cas, *la phthisie au galop.*

Les symptômes les plus ordinaires qui caractérisent la phthisie, sont la toux avec ou sans expectoration sanguine ou puriforme, oppression, difficulté de respirer, l'impossibilité de se coucher sur l'un ou l'autre côté, douleur de poitrine peu vive, et quelquefois aiguë ; raucité et diminution des forces. Tous les médecins prétendent que l'augmentation de l'appétit est un symptôme constant

dans ces circonstances. Nous avons fait la même observation, mais non pas aussi souvent qu'on a coutume de le croire. Si la maladie fait des progrès, il survient un frisson l'après-midi, qui est suivi de chaleur et d'une sueur, plus abondante sur-tout la nuit pendant le sommeil du malade. Il arrive quelquefois qu'à la sueur se joint le dévoiement, ce qui affaiblit encore davantage. Enfin, il est un période où les pieds deviennent édémateux, l'urine rare, la respiration plus difficile, à cause de l'amas des eaux qui se fait dans la poitrine; alors le crachement de sang ou l'étouffement viennent quelquefois tout-à-coup et sans qu'on s'y attende, mettre fin à la vie du malade; mais ordinairement il est assez malheureux pour voir le terme de sa vie approcher peu-à-peu. Quel spectacle déchirant pour un médecin sensible, que d'être environné d'une famille éplorée et prête à perdre un objet chéri, sans pouvoir porter secours à sa triste situation! Ce qu'il y a d'heureux au moins, c'est que la plupart des personnes attaquées de ces sortes de maladies se croient loin du danger, même lorsqu'elles sont à l'heure de la mort; elles conçoivent jusqu'au dernier moment les plus grandes espérances, et forment des plans

pour les exécuter lorsqu'elles recouvreront la santé. Une chose particulière encore à cette maladie, c'est que tous ceux qui en sont attaqués sont portés à ne pas répondre exactement aux demandes qu'on leur fait sur leur mal. J'ai souvent interrogé des malades dont la mort n'a que trop prouvé la phthisie, et qui prétendaient le contraire. La conversation du médecin avec le pulmonique pourrait paraître intéressante aux philosophes; nous en allons rapporter seulement quelques mots.

Le médecin. Toussez-vous beaucoup?

Le malade (en toussant). Non.

Le médecin. Avez-vous été sujet aux crachemens de sang?

Le malade. Non.

Le médecin (en le fixant). Bien vrai?

Le malade. Oh! oh!..... mais il y a longtems, et il ne venait pas de la poitrine.

Le médecin. Avez-vous des sueurs nocturnes?

Le malade. Oui, parce que je me couvre trop chaudement.

Le médecin. Il me semble que vous avez un vice de poitrine.

Le malade. Allons donc! vous vous trompez, mon cher docteur! j'ai la poitrine

bonne (il frappe dessus); voyez-vous, cela ne fait aucun mal. C'est l'estomac qui me fait mal. Maudits vents!..... etc.

Ce qui doit rassurer cependant ceux qui peuvent reconnaître en eux les symptômes qu'on vient de décrire, et même ce qui doit consoler l'humanité entière, *c'est qu'il arrive souvent que tous les symptômes de la phthisie existent sans qu'il y ait de vraie phthisie* (*destruction de la substance des poumons*). — L'asthénie (faiblesse) de tout le corps se manifeste quelquefois, et particulièrement dans les poumons, par tous les symptômes de la consomption, sans que la substance de ce viscère ait souffert, comme l'heureux succès de la cure nous l'apprend. Aussi, dans ce cas-là, la guérison est possible sans doute, mais non pas au moyen des saignées, des purgatifs, de la diète. Il faut, au contraire, faire usage du plan curatif fortifiant d'une manière convenable, et suivant les principes du grand médecin écossais Brown. Je puis certifier, à la face de l'univers, que j'ai vu, tant dans la pratique particulière que dans les salles à l'hôpital de Vienne, où M. *Joseph Franck* est premier médecin, des malades qui avaient tous les symptômes de la pulmonie, guérir parfaite-

ment par la méthode fortifiante, et qui seraient certainement morts, si on les avait traités par la méthode ordinaire.

Après cette explication, je passe au but de ma dissertation, *à l'exposé des causes de la phthisie, et des moyens de l'éviter.*

1°. *Disposition héréditaire.*

Il est incontestable que les habitans des grandes cités sont sujets non-seulement à un plus grand nombre de maladies que ceux des petites villes ou de la campagne, mais qu'ils ont aussi en général une organisation plus délicate et plus faible. De même on ne saurait nier que les enfans nés de tels parens n'ont pas cette force qu'on remarque hors l'enceinte des grandes villes, et sur-tout chez les paysans. De plus, un grand nombre d'expériences nous apprennent que les enfans qui sont nés dans les grandes villes apportent en naissant, non-seulement une complexion plus faible, mais le germe d'une quantité de maladies qui se transmettent de père en fils, et particulièrement de l'étisie. *Tissot* cite l'exemple d'une famille de quatorze personnes qui moururent d'étisie, ainsi que le père. Unzer et le conseiller Franck ont fait de semblables observations.

Autrefois on voulait l'expliquer en admettant une contagion propre à cette maladie. De grands médecins, entr'autres Morgagni, défendirent cette opinion. Elle est tellement répandue en Espagne, qu'on évite un pulmonique comme un homme attaqué de la peste, et après sa mort on brûle ses habits, ses draps de lit, et tous les effets dont il s'est servi. Nous n'en soutenons pas moins, avec le célèbre Portal, que la phthisie n'est pas contagieuse, et nous nous fondons sur les raisons suivantes :

1°. On observe souvent que ceux qui viennent de parens pulmoniques, ou qui vivent avec eux, ne sont atteints de cette maladie que *beaucoup d'années après*. Il faudrait supposer que l'action de ce principe contagieux ne s'exerce que très-lentement, ce qui n'arrive pas aux autres principes contagieux qui nous sont connus, comme la petite vérole, la rougeole, etc.

2°. Si la phthisie était contagieuse, les médecins et les gardes-malades devraient en être fréquemment attaqués, ce qui n'arrive certainement pas, comme on peut le voir tous les jours dans les hôpitaux.

Il s'ensuit donc que tous les exemples qu'on rapporte de l'effet contagieux de la

phthisie, doivent s'expliquer par d'autres raisons, et même très-souvent par une disposition héréditaire.

Mais cependant on va aussi souvent trop loin, en regardant comme héréditaire la phthisie, qui doit évidemment son origine à d'autres causes. Si un perruquier tombe en étisie à cause de la poussière dans laquelle son métier le tient continuellement, si le même sort arrive dans la suite à ses enfans qui font le même métier, on aurait tort de voir là une disposition héréditaire. Si cent personnes, par exemple, s'exposent à la pluie, elles seront toutes mouillées; peut-on dire que la pluie soit contagieuse?

La complexion qui dispose l'homme à la phthisie (qui se manifeste ordinairement en pareil cas entre l'âge de seize à trente ans) a les signes caractérisques suivans: structure du corps délicate, débile; peau blanche, fine, marquée par des veines bleues; cheveux blonds, les lèvres et les joues couleur de rose; dents blanches et grandes, cou long, poitrine platte et comprimée, les omoplattes saillantes. Nous ignorons quelle est l'influence particulière de cette conformation du corps sur l'origine de la maladie dont nous parlons; mais un grand nombre de faits prou

vent qu'elle annonce un état de faiblesse et de grande sensibilité (excitabilité) ; c'est pourquoi tous ceux qui ont reçu cette disposition de la nature doivent éviter tout ce qui peut *affaiblir.*

L'immortel Brown, le Newton de la médecine, nous apprend qu'on peut s'affaiblir de deux manières, 1°. par la diminution des *stimulus* nécessaires à la santé ; 2°. par leur usage trop violent. Dans le premier cas, la *faiblesse directe* survient, et dans le second, la *faiblesse indirecte.* C'est pourquoi ceux qui ont des dispositions à la phthisie doivent éviter avec soin tout ce qui affaiblit directement ou indirectement, et tout ce qui peut faire passer de la disposition au mal à ce mal lui-même.

Il faut, pour éviter les puissances nuisibles directement débilitantes, que l'individu qui se trouve en danger, se *nourrisse bien*, et de substances qui offrent des principes propres à perfectionner et à fortifier son organisation : tels sont les alimens tirés du règne animal, la viande, les œufs, le lait et les autres mets préparés avec ces substances. Il faut faire un usage modéré du vin, afin d'avancer la digestion des alimens et de les transformer en un bon chyle nourrissant.

Que celui qui n'y est pas accoutumé, commence par une petite dose ; il s'en trouvera certainement bien.

Il faut donner à son corps la température convenable, et sur-tout éviter le froid. Rien n'est plus nuisible à la perfection et au développement d'un corps débile que le froid, l'ennemi de tout ce qui est animé dans la nature. Chacun doit donc chercher à se tenir chaudement, dans une température qu'il sent lui être agréable, plutôt que de se diriger d'après la fausse opinion que le froid fortifie. Ceux qui en ont les moyen, font très-bien d'aller passer les années dangereuses de leur vie dans un climat chaud, comme dans les plaines d'Italie, le midi de la France. On voit, d'après cela, que nous défendons, à ceux qui ont une disposition à la phthisie, les promenades en traîneau, à pied ou à cheval, pendant le froid.

Au contraire, nous recommandons un *exercice du corps modéré*, sur-tout la promenade à cheval, dans la belle saison. Le *stimulus* du mouvement musculaire contribue extraordinairement à fortifier non-seulement les muscles, mais même tout le corps. Qu'on examine celui du porte-faix, les pieds du danseur, quelle force ne voyons-nous

pas dans les parties qu'ils exercent le plus? Ainsi quand les poumons sont particulièrement affaiblis, on doit profiter du moment où l'on peut mettre cet organe en mouvement, selon ses forces, et par conséquent les fortifier. Qu'on ne s'étonne pas si nous recommandons la lecture à voix haute et le chant, non pas cependant jusqu'à la fatigue, aux personnes dont les poumons ont une disposition asthmatique, par les mêmes principes que nous conseillons l'exercice modéré du corps, ou les frictions, aux personnes qui se plaignent de la faiblesse des pieds.

Nous conseillons aussi l'air pur à ceux qui ont de la disposition à la phthisie. Il est vrai que l'expérience nous apprend que de tels malades se trouvent mieux d'un air moins pur, qui contienne moins d'air vital; comme dans les pays bas et marécageux, dans les boucheries, les tanneries, les étables de vaches et autres lieux semblables; mais elle nous apprend aussi que, malgré le mieux momentané qu'il procure, cet air moins pur affaiblit de plus en plus les poumons, les rend plus sensibles et plus susceptibles de maladies (1) Mais comme les poumons déja

(1) Ce n'est pas ici le lieu de réfuter les hypothèses de Beddoës et des autres médecins *aériens*, suivant

affaiblis ne peuvent pas supporter d'abord le *stimulus* de l'air pur, aussi nous ne recommandons pas de s'y exposer sans précaution, mais peu à peu et par gradation. Si l'on veut augmenter la vertu excitante de l'air, on la sature de principes étrangers: on peut se servir de fumigations aromatiques ou de substances qui, par leurs odeurs, enrichissent l'air des appartemens.

Les règles que nous venous d'exposer jusqu'ici, resteront sans effet, si celui qui a une disposition à la phthisie n'évite pas, en même tems, toute *prodigalité des humeurs*. Sans voulair répéter ce que *Tissot* a dit sur la masturbation, d'une manière si expressive et qui, selon moi, n'est point exagérée, nous engageons à ne point faire un abus du suc vital, d'où toutes les autres humeurs sont séparées, c'est-à-dire, à ne point prodiguer le sang. Rien ne nuit davantage à l'organisation, rien ne réveille avec autant d'activité les dispositions à diverses maladies, sur-tout à la phthisie, que la perte de

lesquels la phthisie vient d'un excès d'oxigène. Le tems nous fera connaitre le peu de fondement de ces hypothèses, et l'on rira des idées d'oxigénisation et de désoxigénisation de notre corps, comme on a raison de rire aujourd'hui de celle des chimistes anciens sur l'alcalescence et l'acidité des humeurs.

cette liqueur. C'est ce qui est très-aisé à comprendre; car le sang contient les principes par lesquels les particules qui se perdent journellement, sont réparées; en un mot, le sang préside à l'action de la nutrition et sert à fortifier l'organisation. Tout le monde voit combien la perte du sang doit affaiblir tout le corps et les poumons qui sont d'ailleurs d'une construction délicate : que l'on juge maintenant quel tort doivent causer les saignées qu'on pratique ordinairement en imaginant, d'après une opinion erronnée, prévenir par-là la phthisie dont on est menacé; Où apprend-on qu'on ait jamais atteint ce but? Est-ce peut-être sur les listes des morts?

Non-seulement les évacuations de sang font déclarer la phthisie dans ceux qui y sont disposés, mais aussi la perte des autres humeurs, par les *vomitifs et purgatifs*. Comme on trouve dans ce recueil une dissertation particulière sur l'abus de ces médicamens, nous remarquerons seulement qu'on enlève au corps une quantité considérable de principes nutritifs par les purgatifs et les vomitifs; ce qu'on peut voir aisément à la figure maigre des malades qui ont fait usage de ces remèdes pernicieux. Dans le vomissement

sement, il y a encore une circonstance de plus à observer, c'est que les poumons souffrent à cause de la secousse qu'ils éprouvent pendant sa durée. Car quoique l'anglais *Reid* prétende avoir guéri la phthisie par les vomitifs, je me suis convaincu parfaitement, par mes propres yeux, des inconvéniens de cette méthode.

Quelque grande que soit l'influence des causes *directement* débilitantes dont on vient de parler, pour provoquer le développement de la phthisie, l'action des puissances nuisibles *indirectement débilitantes* n'influe pas moins et même davantage. Par exemple, les excès dans le boire et le manger, l'échauffement, l'exercice trop violent, l'air très-pur des montagnes, les vents du nord, l'usage continue des médecines très-stimulantes, etc.

De la manière de bâtir, de la distance des habitations, et d'autres incommodités propres aux grandes villes.

Si l'on considère la plupart des grandes villes, on voit qu'elles n'ont point été placées originairement pour être ce qu'elles sont à présent. On peut excepter Saint-Pétersbourg, Naples et Constantinople; mais on peut assurer que les trois autres grandes

villes de l'Europe ont une position cosmographique telle qu'elle ne peut manquer de causer beaucoup de maladies, sur-tout des maladies de poitrine. Vienne, par exemple, est dominée par les vents, et l'air y est tellement sujet à tant de variations qu'on a souvent à supporter, en un jour, toutes les incommodités des quatre saisons. L'influence de cette inconstante température est particulièrement sensible à la surface des parties du corps qui avoisinent les poumons, et par suite sur eux-mêmes. Si quelqu'un après avoir exposé ses mains au froid, les offre tout-à-coup à la chaleur, ses mains s'enflammeront, causeront de la douleur ; il pourra à peine les plier et les mouvoir. La même chose se passe dans les poumons, à la différence que l'effet en est beaucoup plus grand et plus dangereux, parce que cet organe est d'une matière très-délicate, et parce qu'il ne peut jamais jouir d'un seul instant de repos, à cause de la nécessité de la respirer. Doit-on s'étonner, d'après cela, si de telles inflammations des poumons, pour peu qu'elles durent long-tems, et qu'elles soient négligées ou mal traitées, sont suivies de la destruction de la substance de ce viscère et, enfin de la phthisie.

Non-seulement la situation, mais aussi la hauteur des édifices des grandes villes contribue beaucoup à produire la phthisie. Toute grande ville semble nous offrir, dans ses édifices, trois autres grandes villes dont l'une consiste dans le rez-de-chaussée, l'autre dans le premier et le second étages, et enfin le troisième dans les autres étages dont l'habitation le dispute à celle des oiseaux. Et que l'on remarque que la proportion du nombre des habitans de la *ville moyenne*, c'est-à-dire, le premier et le second, à la *ville basse* et à la *haute*, le rez-de-chaussée et les étages supérieurs, est tout au plus d'un à quatre. Ceux qui habitent le plus haut sont exposés à la phthisie, pour les raisons qu'on rapportera ci-après : parlons d'abord du rez-de-chaussée. Ceux qui l'habitent, logent, pour ainsi dire, dans des caves, ne jouissant que bien imparfaitement de la *lumière* qui est le plus puissant *stimulus* pour toutes les créatures vivantes. Les plantes qui se trouvent à l'obscurité, ne végètent pas comme il faut, et s'étiolent. Les animaux qui se tiennent dans le creux des montagnes pendant l'hiver, offrent les mêmes phénomènes, et la même chose arrive aux hommes ; s'ils sont privés de lumière, leur peau devient pâle,

la transpiration se fait mal, au lieu de chair, le tissu cellulaire se remplit d'eau. De là vient la mine hâve et boursoufflée que l'on remarque ordinairement chez les prisonniers et autres personnes renfermées. Or, que sont les demeures basses des grandes villes, sinon de véritables prisons? Veut-on suppléer à la lumière du jour par une lumière artificielle? il en résulte que l'air de l'appartement se corrompt davantage, et cependant le manque du *stimulus* de la lumière ne peut qu'affaiblir le corps et le disposer aux maladies en général. La phthisie est encore produite particulièrement par l'air épais et désoxigéné qu'on respire dans de pareilles demeures. On a déja remarqué plus haut que l'air impur rend les poumons plus excitables, plus faibles et plus disposés aux maladies. Ce qui arrive à l'œil par le passage subit de l'obscurité à une grande lumière, à l'estomac après une longue diète par un bon repas pris avec avidité, arrive de même aux poumons accoutumés au mauvais air, s'il faut qu'ils s'exposent tout-à-coup à une atmosphère pure. Le mal-aise, l'inflammation et ses suites menacent cet organe qui, pour avoir manqué de bon air, ne peut plus en supporter l'usage. Que l'on ne s'étonne donc pas

si les habitations basses des grandes villes concourrent fortement à produire des phthisies dans des lieux où d'autres causes contribuent encore à multiplier ces maladies.

Si les habitations élevées ont divers avantages à l'égard de la lumière et de l'air, elles ont l'inconvénient de la fatigue qu'il faut éprouver pour y monter. Que l'on pense aux pauvres domestiques, aux femmes surtout, qui sont obligés de faire plusieurs fois par jour le voyage du fond de la cave aux étages les plus hauts, chargés souvent de pesans fardeaux, étant d'ailleurs privés de bonnes nourritures, et exposés à tout le malaise de la domesticité, et l'on n'aura pas besoin de demander après cela quelles sont les causes de la phthisie dans la classe la plus pauvre des habitans des grandes villes.

Il semble, au premier coup-d'œil, qu'on pourrait prévenir ce mal en défendant d'élever à l'avenir les maisons au-dessus *de trois étages;* mais ce ne serait peut-être qu'ouvrir une autre source à la phthisie, par *l'éloignement des demeures* ; car ce qu'on perdrait d'un côté, il faudrait bien le gagner d'un autre, et en diminuant la hauteur augmenter la surface; et déjà, dans l'état actuel des grandes villes, les distances sont si considé-

rables, que les courses continuelles d'un lieu à l'autre, dans chaque saison et à toute sorte de température, produisent très-fréquemment la phthisie; ainsi l'on voit aisément qu'on ne ferait que changer la cause du mal.

On peut encore mettre au rang des causes les plus importantes de la phthisie, dans les grandes villes, la *poussière*, à laquelle on y est exposé dans la plus belle saison, particulièrement dans celles qui sont environnées de faubourgs assez éloignés, et dont les routes de communication ne sont point pavées (par exemple Vienne en Autriche); des affaires appelant plusieurs fois chaque jour beaucoup d'habitans des faubourgs à la ville, et de la ville aux faubourgs, elles font ce chemin au milieu de nuages de poussière. L'histoire naturelle nous apprend quelle est l'espèce de terre qui forme cette poussière dont les poumons, déja si délicats, se remplissent, et la médecine nous apprend à connaître les suites qui doivent en résulter. Quantité de personnes accélèrent le pas pour se délivrer plutôt de cette atmosphère désagréable, et en courant elles en rendent l'effet plus nuisible; car alors elles sont forcées de respirer plus souvent et plus fortement, et elles

aspirent par conséquent plus de poussière qu'elles ne l'auraient fait si elles étaient allées plus lentement.

Si la rareté et la cherté du bois exigeaient qu'on fît un plus grand usage de *tourbe* et de *charbon de terre*, il est à craindre que la fumée, la vapeur âcre de ces substances ne nuisissent également à la poitrine, comme Londres en offre, dit-on, l'exemple; mais ceci n'est qu'une conséquence à *priori*, puisque nous n'en avons pas fait nous-mêmes l'expérience.

3°. *Les métiers et les arts qu'on exerce particulièrement dans les grandes villes.*

Si la poussière qu'on aspire en passant est si nuisible aux hommes, comme on vient de le dire, combien doit-elle l'être à plus forte raison à celui dont la profession exige qu'il passe toute sa vie dans une atmosphère qui en est remplie? C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si les meûniers, les tailleurs de pierres, les maçons, les ramonneurs de cheminées, les perruquiers, deviennent étiques si fréquemment et si tôt, comme le célèbre médecin italien Ramazzini l'a prouvé, et comme l'expérience ne nous le prouve que trop tous les jours. Malheureusement la plu-

part des professions qu'on vient de citer sont tellement nécessaires, non-seulement dans les grandes villes, mais encore dans les petites, et même dans la campagne, qu'on ne saurait s'en passer, et par conséquent éviter cette cause de la multiplication des phthisies. Cependant ne pourrait-on supprimer l'état de perruquier, que la poussière rend si mal-sain? « Nous pouvons *souffler notre soupe* nous-mêmes, répondit un jour un prince à son trompette, qui demandait une augmentation de gages, quoiqu'il n'eût rien autre à faire que de souffler le dîner (1); ne pourrions-nous pas aussi *nous peigner nous-mêmes?*

La poussière à laquelle sont exposées certaines personnes par leur profession, n'est pas la seule cause qui produise la phthisie. Il y a d'autres professions dont l'exercice demande une telle position du corps, qu'elle l'expose à des contractions violentes, qui deviennent des causes de phthisie. Je parle du tourneur, du cordonnier, du tisserand et de beaucoup d'ouvriers de fabriques, qui composent une multitude de personnes dans

(1) Allusion à l'usage qui existe encore dans quelques cours d'Allemagne, de faire sonner le diner par un trompette. (*Note du traducteur.*)

les

les grandes villes. L'expérience journalière prouve qu'il en meure un grand nombre poitrinaires ou pulmoniques. J'ai vu, dans l'hôpital général de Vienne, beaucoup de jeunes filles avec des crachemens de sang, qu'elles avaient gagnés en faisant des rubans de soie au métier, ou en travaillant à d'autres atteliers semblables, et qui moururent enfin de phthisie. On trouva dans quelques-unes de ces malheureuses le sternum (l'os de la poitrine) comprimé en dedans, en forme de demi-cercle, à cause de la position forcée dans laquelle il fallait qu'elles se tinssent continuellement. Des chefs attentifs, intelligens et humains pourraient, dans ces fabriques, diminuer au moins beaucoup ces accidens, soit en veillant à la position que prennent les ouvriers, soit en perfectionnant les métiers. Nous devons ajouter que les phthisies qui ont une cause semblable sont beaucoup plus dangereuses, et laissent rarement au médecin les moyens de les soulager, et encore moins de les guérir.

Enfin, on peut également compter au nombre des causes qui produisent la phthisie, *les vapeurs métalliques* auxquells sont exposés certains artistes, tels que doreurs, orfèvres, vernisseurs, etc., quoique ces va-

peurs donnent lieu ordinairement à d'autres maladies, comme le tremblement, les paralysies, etc. (Quant à ceux qui desirent apprendre les moyens de se préserver de semblables vapeurs, ils les trouveront rapportés au long dans la *Toxicologie* du docteur Joseph Franck, § 78, ou dans l'ouvrage de Wavier sur les poisons et contre-poisons).

4°. *Des autres maladies qui règnent particulièrement dans les grandes villes.*

Une maladie en amène une autre; c'est ce que nous prouve la phthisie, qui vient souvent à la suite d'autres maladies qui sont également plus particulières aux grandes villes; je parle des *pâles couleurs* et de la *maladie vénérienne*, qui, négligées ou mal traitées, dégénèrent en phthisie plus souvent qu'on ne croit communément, si l'on considère que la poitrine souffre particulièrement dans les pâles couleurs, ce qui est prouvé par la difficulté de la respiration, la forte palpitation du cœur, une toux légère et sèche, les soupirs involontaires et les anxiétés, etc. à quoi l'on peut ajouter la déviation fréquente du sang menstruel de sa voie ordinaire pour prendre celle des poumons. L'école ancienne de médecine les dé-

rivait d'une surabondance de sang, et conseille d'en tirer beaucoup. La raison et l'expérience contredisent cette théorie. Pour peu qu'on réfléchisse que les femmes qui sont sujettes à cette déviation du sang menstruel dont on vient de faire mention, sont délicates et faibles, que de telles personnes prennent peu de nourriture (sans laquelle il ne peut y avoir d'augmentation de sang), on voit que le mal dont on a parlé n'est pas fondé sur une surabondance de sang ni de forces, mais plutôt sur le défaut de cette humeur et sur la faiblesse; qu'en conséquence la méthode curative fortifiante est indiquée, et non pas la débilitante. La méthode fortifiante seule est même capable de sauver les femmes chlorotiques en général, et sur-tout celles qui sont sujettes au crachement de sang menstruel, de la phthisie dont elles sont menacées; c'est ce que l'expérience nous confirme.

Le mal vénérien attaque tout le système animal, mais il se manifeste particulièrement dans le système glandulaire: or, l'anatomie enseigne que les poumons sont munis d'un grand nombre de glandes qui environnent les bronches. Ces glandes se gonflent dans un mal vénérien permanent, s'enflam-

ment et deviennent en suppuration, de la même manière que nous observons les glandes aux parties extérieures s'enflammer et passer en suppuration, ce qui ne peut sûrement avoir lieu sans la destruction de la substance pulmonaire. C'est pourquoi nous trouvons naturel, ainsi que *Morton* l'avance, que ce mal dégénère souvent en phthisie ; mais nous nous étonnons qu'il puisse quelquefois subsister aussi long-tems sans que cela soit. Je ne dois pas passer sous silence l'opinion de *Girtanner* et d'autres, qui soutiennent que la phthisie survient à la suite de maux vénériens, non pas tant à cause de cette maladie elle-même, qu'à cause du mercure, sans lequel on n'a pu jusqu'ici la guérir. Cette imputation porte particulièrement sur le mercure sublimé corrosif, et elle est vraie dans certains cas. C'est pourquoi les personnes dont les poumons sont menacés, doivent se garder particulièrement de tout mal vénérien, ayant toujours devant les yeux que cette maladie, ou les remèdes nécessaires pour sa guérison, ne pourraient manquer de développer leurs dispositions à la phthisie.

5°. *Les divertissemens.*

Les divertissemens n'ont d'effet sur nous

que par les impressions vives et agréables que nous recevons des sens et des nerfs. Leur emploi modéré relève la force vitale, et communique au corps, sur-tout à celui qui se trouve dans une disposition à la faiblesse, certains avantages qu'il pourrait à peine acquérir par les médicamens les plus chers. On peut s'en rapporter au bien-être qu'on ressent en soi-même lorsqu'on se recrée quelquefois par des promenades agréables, des festins, et par la danse ; on sait également que les mêmes récréations ont opéré des cures merveilleuses de maladies les plus opiniâtres. On voit par-là que je ne suis pas un sombre stoïcien, qui veuille déclarer une guerre ouverte à toute espèce de divertissemens.

Cependant il n'est pas moins vrai que des récréations immodérées, non interrompues et long-tems continuées, émoussent toutes les sensations, et jettent au moins dans une faiblesse morale indirecte, qui produit des maladies très dangereuses. Nous ne parlons ici que de la phthisie qui doit son origine, dans nos grandes villes, sur-tout à l'exercice des instrumens à vent, et au plaisir effréné de la danse. Comme l'état doit veiller en général à ce que des hommes capables de lui être

utiles ne s'adonnent pas librement à des arts pernicieux à la vie, et qui ne peuvent offrir d'avantages à la société, de même chaque chef de famille en particulier devrait veiller à ce que les individus confiés à ses soins ne se livrent pas, pour leur amusement, à des arts qui peuvent être nuisibles à la santé, comme de jouer d'instrumens tels que le basson, le cor de chasse et même la flûte. Il suffit de considérer les efforts que font même les plus habiles artistes pour rendre des sons, pour se convaincre entièrement de ce que j'avance. Ainsi, celui qui est menacé de phthisie, et qui veut en être la victime, qu'il souffle dans ces instrumens, il soufflera bientôt sa vie.

Un écrivain instruit soutient qu'on peut reconnaître le caractère de diverses nations par leur danse. Les amateurs de la valse, ou danse allemande, ne seraient pas flattés de cette assertion, puisque la valse a tant de ressemblance avec la danse des ours. Mais comme médecin, je dois seulement répéter ce que plusieurs de mes collègues ont déja dit, que de toutes les danses, la valse est celle qui fatigue le plus la poitrine. Parler contre des plaisirs, c'est un moyen sûr de n'être pas écouté; d'après cela, je crois inutile d'en dire davantage.

SUR L'HABITUDE

De la saignée et des laxatifs.

Par Jean Malfatti, *médecin à Vienne.*

Le pouvoir et l'influence qu'a l'habitude sur toutes les fonctions du corps humain, ainsi que sur sa conservation, sa santé et la guérison des maladies, fut de tout tems un objet d'admiration pour le naturaliste, le philosophe et le médecin. Ils ne rendaient pas peu d'honneur à l'habitude, en la regardant comme une seconde nature, d'où vient l'adage *consuetudo est altera natura.*

Cependant nous ne possédons pas encore, jusqu'à ce moment, de principes généraux qui puissent expliquer d'une manière certaine et satisfaisante, les phénomènes divers de l'habitude. Cette ignorance est fondée sur le défaut d'un système en médecine, ou, si l'on veut, sur le défaut de connaissances naturelles suffisantes, sur l'organisation humaine en général. L'immortel Brown remplit cependant ce vide par son système sur l'art de guérir, dont les principes servent à expliquer tous les phénomènes que pré-

sente l'organisation animale, et à pouvoir démontrer et fonder tous ceux de l'habitude sur des principes généraux et constans. Je me bornerai, dans cette dissertation, à donner quelques fragmens qui regardent l'habitude de la *saignée* et des *purgatifs*. Pour bien comprendre ce que je vais dire sur ce sujet, il est nécessaire non-seulement de savoir ce qu'on entend par habitude, de quelle manière on l'acquiert, mais encore d'avoir des idées sur les principes par lesquels nous expliquerons les phénomènes de l'habitude.

La vie de l'homme, ainsi que celle des animaux, est le produit de l'action des impressions du dehors sur *l'excitabilité*, c'est-à-dire sur une propriété de toutes les organisations animales. Les impressions du dehors, parmi lesquelles on compte le calorique, la lumière, l'air, etc., en produisant la vie (*excitement*) par leur action sur *l'excitabilité*, la consument aussi en raison du degré de leur impression, de même que l'air et la chaleur consument le suif de la chandelle, en lui donnant la faculté d'éclairer.

C'est de la proportion convenable des impressions du dehors, qu'on nomme aussi *stimulus*, que dépend la santé, c'est-à-dire ce

degré mitoyen d'*excitement* qui donne à l'organisation la faculté d'exercer d'une manière aisée, agréable et conforme à leur but, les fonctions qui lui sont propres. C'est la disproportion de ces mêmes impressions qui constitue l'état *de maladie* dans lequel on exerce une ou plusieurs fonctions d'une manière incommode, désagréable et contraire à leur but. Les maladies, excepté celles qui viennent du dérangement de l'organisation, sont dues *à un excitement ou augmenté ou diminué*: on nomme les premiers *sthénies*, et les autres *asthénies*.

Comme les *stimulus* diminuent l'*excitabilité* en agissant sur cette propriété, de-là vient la loi naturelle :

Plus les stimulus ont agi sur l'excitabilité, moins l'organisation possède d'excitabilité; et VICE VERSA. Les enfans et les vieillards nous fournissent la preuve de cette loi. Nous remarquons que les premiers sont très-*excitables*, c'est-à-dire sensibles aux plus faibles *stimulus*, parce qu'il y en a peu qui aient encore agi sur eux; nous voyons au contraire les derniers n'être *excitables* que par de violens *stimulus*.

Des faits innombrables, dont le récit ne peut avoir lieu ici, nous attestent que plus

l'organisation est *excitable*, plus les *stimulus* légers suffisent pour produire l'*excitement* convenable, *et vice versâ*. De-là vient que la nourriture médiocre qui suffit à l'enfant, serait très-insuffisante à une personne avancée en âge. Cependant tout ceci souffre des restrictions, car si l'*excitabilité* s'accumule, par défaut de *stimulus*, au-delà d'un certain point, il survient une maladie, faute d'*excitement*, c'est-à-dire d'asthénie. L'*excitabilité* ne peut produire l'*excitement*, qu'autant qu'elle possède assez de force pour réagir contre les *stimulus;* mais elle perd cette force dès que cette *excitabilité* s'accroît jusqu'à l'excès. Ainsi, des enfans et des femmes faibles sont très-*excitables*, ou, comme on a coutume de s'exprimer, très-sensibles, et à cause de cela, très-éloignés d'être forts. On appelle *faiblesse directe*, celle qui vient du défaut de *stimulus* et de l'*excitabilité* accumulée à l'excès qui s'ensuit.

Mais les *stimulus* agissent avec assez d'énergie et de permanence sur l'*excitabilité*, pour que cette propriété soit au-dessous du degré dans lequel la force ordinaire des *stimulus* peut produire l'*excitement*, mitoyen convenable à la santé, il survient de nouveau un défaut d'*excitement* l'asthénie;

comme cette faiblesse n'est pas fondée sur le manque de *stimulus*, mais plutôt sur son excès, et qu'elle n'est pas produite par l'accumulation, mais bien par la diminution de l'*excitabilité*, c'est pourquoi on l'appelle *faiblesse indirecte.*

Dès que les *stimulus* agissent trop énergiment ou trop faiblement, l'*excitement* s'élève ou tombe, en sorte que s'il ne survient point de maladie sthénique ou asthénique, il en résulte au moins le trouble des fonctions de divers organes. Ce sentiment désagréable excite l'homme à se procurer les *stimulus*, dont il sent le besoin dans le dérangement de son état de santé, ou à se délivrer de ceux qui font une impression fâcheuse sur lui.

L'homme accoutumé depuis un certain tems à produire son *excitement* parfait, en prenant une certaine quantité de nourriture et de vin, se trouve indisposé lorsque ces *stimulus* manquent; c'est-à-dire son organisation ne reçoit pas le degré d'*excitement* nécessaire à l'exercice aisé et agréable de ses fonctions; c'est pourquoi il aspire après ces *stimulus. Voilà un phénomène de l'habitude.* Il en est de même de celui dont l'*excitabilité* est diminuée par l'air pur des mon-

tagnes, une grande chaleur, de violens exercices du corps, qui est ainsi hors d'état de produire le degré convenable d'*excitement* par des *stimulus* plus faibles, comme ceux de respirer un air de marais, d'habiter des pays froids, ou de vivre sans faire d'exercice. Dans ce cas, une sensation désagréable donne toujours le desir de faire usage du *stimulus* qui manque.

Il en est de même en sens inverse. Par exemple, celui qui a accumulé son *excitabilité* par la privation de tel ou tel *stimulus* ou de plusieurs à-la-fois, en sorte que la force ordinaire des *stimulus* est trop sensible, tâche d'éviter l'impression désagréable qui en résulte, en mettant tout en œuvre pour diminuer l'action trop violente des *stimulus*. Une personne accoutumée à une nourriture médiocre, c'est-à-dire accoutumée à se procurer l'*excitement* convenable par un *stimulus* modéré de nourriture, si elle vient à manger trop tout d'un coup, c'est-à-dire à faire usage d'un excès de *stimulus*, l'excès d'*excitement*, ou la faiblesse indirecte qui survient ensuite, produit chez cette personne une telle sensation désagréable, qu'elle n'omet rien pour se délivrer de cet excès de *stimulus*. *Sanctorius* raconte qu'une personne

emprisonnée depuis long-tems, avait accoutumé son *excitabilité* à l'action légère des *stimulus*, qui agissaient tellement sur elle, qu'elle devint malade dès qu'elle fut sortie et exposée à une grande somme de *stimulus*, et ne guérit qu'après être rentrée dans sa prison. *Alibert* a connu une garde-malade à l'hospice de l'Humanité, à Paris, qui étant forcée d'aller à la campagne tous les ans, devenait malade chaque fois, et ne recouvrait la santé qu'en respirant de nouveau l'air de l'hospice.

Toutes ces explications et les faits que nous venons de citer, paraissent nous autoriser à donner la définition suivante de l'habitude :

« L'habitude est la nécessité dans laquelle » l'homme se trouve, de donner à son corps » les *stimulus*, ou de les en éloigner, sui- » vant que l'ordonne l'état de l'*excitabilité* » consumée ou accumulée par leur usage » répété ou leur privation permanente, afin » de produire un *excitement* qui rende tous » les organes capables d'exercer les fonctions » qui leur sont propres, d'une manière aisée, » agréable et conforme à leur but ».

On voit, par cette définition, qu'il y a deux habitudes, une qui exige l'usage des

stimulus, et l'autre leur éloignement. On nomme la première l'*habitude positive*, et la seconde la *négative*.

Il suit de plus que l'habitude *positive* peut donner lieu à des maladies de *faiblesse indirecte*, et la *négative* à la faiblesse directe.

Ces principes étant établis, il ne nous sera pas difficile d'expliquer les phénomènes de l'habitude par rapport à la saignée et aux purgatifs.

1°. *De la saignée.*

Le sang est un *stimulus* dont l'action sur l'*excitabilité* produit la vie (excitement). Le degré modéré du sang, qui vient de la quantité ou de la qualité de ce fluide, produit l'*excitement* qui constitue la santé. La quantité mitoyenne de sang monte à 30 livres dans un adulte. Quant à la qualité, nous connaissons bien peu son origine et ses propriétés ; car tout ce que les médecins disent d'un sang épais, tenu, gâté, sont des choses qu'ils ne peuvent pas démontrer. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que le sang a deux sources, savoir : les *alimens* et l'oxigène dans l'atmosphère, qui se combine avec le sang dans les poumons et lui donne la couleur rouge.

Dès que les alimens copieux ou médiocres, l'air pur ou corrompu, ont rendu la quantité ou la qualité du sang plus ou moins stimulante, et ont causé par conséquent une augmentation ou diminution de l'*excitement*, il en résulte une incommodité dans tout le système, et sur-tout dans les vaisseaux sanguins, qui porte à éloigner les causes qui produisent le dérangement de la santé.

Il est rare que la quantité de sang excède celle qu'exige l'état de la santé la plus parfaite; et si ce cas arrive, ce n'est qu'à la fleur de l'âge, et chez des personnes qui prennent de la nourriture en abondance, prodiguent peu d'humeurs, qui sont gaies, etc On peut donc assurer qu'il y a rarement lésion de l'*habitude positive* à l'égard du sang; que le cas est par conséquent peu fréquent où il faille diminuer ce *stimulus*. Il n'en est pas ainsi de l'*habitude négative*, car il arrive souvent, soit à cause du manque de sources d'où nous vient le sang, et de la faiblesse des organes qui doivent l'élaborer, soit à cause de la prodigalité du sang et des humeurs qui en sont séparées; il arrive, dis-je, alors que l'*excitabilité* est accoutumée non-seulement à un moindre *stimulus*, mais même qu'elle est accumulée au point qu'elle ne

peut supporter ni ce *stimulus* ni tel autre dans la proportion que l'organisation exige pour conserver l'*excitement* convenable à la santé. Or, pour peu que le *stimulus* du sang augmente dans ces circonstances, il survient aussitôt des symptômes qui indiquent la lésion de l'habitude négative. Il se manifeste une rougeur du visage, des vertiges, des maux de tête, des étincellemens dans les yeux, des tintemens d'oreilles, palpitation du cœur, tremblement; en un mot, tous les symptômes qu'on comprend vulgairement sous le nom de plénitude ou d'ébullition du sang: or, dès que ces symptômes sont plus ou moins pressans, les médecins pensent que la saignée est plus ou moins nécessaire. Ils se croient d'autant plus fondés dans leur opinion, qu'il n'est pas rare que, dans ces circonstances, la diminution du sang apporte du mieux; mais combien de tems dure-t-il? jusqu'à ce qu'il s'accumule de nouveau en plus grande quantité que l'état aussi accumulé de l'*excitabilité* ne peut le supporter. Mais comme les saignées précédentes ont rendu le corps plus *excitable* qu'il n'était auparavant, il en résultera que la nécessité d'une seconde saignée se fera sentir *beaucoup plutôt et avec des symptômes bien plus*

pressans

pressans que la première fois. Ayant remarqué du mieux après la saignée, on y a recours de nouveau, dans l'espoir d'obtenir le même succès. Il s'ensuit encore du soulagement, mais qui dure moins que le précédent ; car les symptômes d'un plus grand amas de sang ne tardent pas à se manifester en conséquence on se soumet encore à la saignée, et l'on continue ainsi jusqu'à ce que l'*excitabilité* soit tellement accumulée qu'elle ne puisse plus supporter de *stimulus*, ni produire un *excitement* sain ; jusqu'à ce que le moindre exercice, chaque émotion de l'ame, toute boisson spiritueuse, produisent des palpitations de cœur, une ébullition de sang, et Dieu sait quelles incommodités ; jusqu'à ce que les maladies de nerfs les plus terribles fassent desirer la fin d'une vie malheureuse ; enfin jusqu'à ce que ce desir soit satisfait par une hydropisie qui survient, accompagnée des plus grands tourmens ! Tel est le tableau véritable des suites des *saignées d'habitude !*

Quel est celui de nos lecteurs qui, faisant une attention sérieuse à cette description, ne concevra le desir d'apprendre comment on peut *se préserver d'une habitude aussi nuisible ou s'en délivrer lorsqu'on l'a contractée ?*

Quant au premier point, il est nécessaire d'éviter la foule des médecins qui sacrifient indistinctement le sang de leurs malades aux théories les plus erronnées. On dira peut-être qu'on a guéri plus d'une fois par les saignées. — Cela se peut ; mais c'était lorsque le mal était simplement sthénique ; et ce n'est pas le cas dont nous parlons. Ou, ce qui est arrivé plus souvent, la guérison n'a été qu'apparente et momentanée. Mais ce dernier cas qui se rencontre souvent, suffit pour engager les médecins et les gens du monde à adopter cette méthode pernicieuse. Et à quoi sert une méthode curative qui délivre, *pour un moment*, de tel symptôme de telle maladie ou de telle autre, et qui livre dans la suite, *pour toujours*, aux maux les plus terribles, tels qu'à l'hydropisie, à la phthisie ? Car voilà les suites certaines de la saignée dans les maladies asthéniques. Dans les maladies sthéniques au contraire, nous sommes loin de condamner l'usage de la saignée, et il n'y a que l'ignorance et la calomnie qui puissent nous en accuser.

Cependant les médecins qui prodiguaient sans pitié le sang de leurs malades, il y a quelques années, reviennent de cet abus funeste; au moins sont-ils plus circonspects,

c'est pourquoi dans les cas douteux, ils tentent seulement les saignées d'épreuve. Mais qu'entend-on par-là ? On entend ordinairement par épreuve innocente, une expérience qui, si elle ne réussit pas, ne peut avoir des suites dangereuses, ou du moins qui ne soient réparables. Mais cela n'est pas applicable aux saignées, car le sang sorti des veines ne peut plus y rentrer. On répond encore que, dans les saignées d'épreuve, on tire si peu de sang qu'elles ne peuvent nuire..... ; ni par conséquent servir, dirons-nous à notre tour ; car le corps ressent l'effet de cette diminution, ou il ne le sent pas ; dans le premier cas, il faut que son état devienne meilleur ou pire ; dans le second, c'est comme si on n'avait rien fait. Mais supposons que la saignée d'épreuve ait été suivie d'un mieux, s'ensuit-il que son utilité soit suffisamment indiquée, et qu'on puisse continuer de saigner hardiment ? Non certes, un mieux momentané suit également les saignées dans les maladies où elles sont évidemment nuisibles, comme dans l'hydropisie de poitrine, dans l'ébullition de sang qui viennent d'une débilité directe. Ainsi une apparence de mieux ne doit nullement engager à répéter

la saignée. Arrêtons-nous et passons à l'explication du second point.

Que faut-il faire pour se déshabituer de se faire saigner, lorsqu'on en a contracté l'habitude une ou plusieurs fois par an ? Il faut commencer par se persuader que les symptômes de plénitude ou d'ébullition de sang et le *stimulus* qu'on ressent à l'approche de l'époque à laquelle on est accoutumé de se faire saigner, ou lorsque le tems en est passé, ne viennent pas d'une *vraie surabondance positive de sang*, mais seulement d'une *excitabilité* accumulée au-delà des bornes de la santé qui ne peut pas supporter de *stimulus* quelque léger qu'il soit; que ces symptômes ne naissent par conséquent que d'une quantité de *sang relativement trop abondante.* Le seul bon sens suffit pour s'en convaincre. Que l'on considère et que l'on se compare un grenadier robuste, bien nourri, en disant: Cet homme robuste a certainement plus de sang que moi, faible et délicate femme, ou que moi, homme épuisé; cependant il ne se plaint point d'ébullition de sang; le sang ne lui est aucunement à charge, il l'épargne pour le répandre pour la patrie, et non pas pour un caprice de médecine; la cause de ma

plénitude n'est donc pas une surabondance positive de sang, mais une grande *excitabilité* du corps. Le sens commun nous a-t-il conduits à ce raisonnement, il est aisé de se convaincre ensuite que pour éloigner sans retour les ébullitions de sang, il ne faut pas avoir recours aux saignées qui ne produisent qu'un mieux instantané et toujours l'augmentation du mal, c'est-à-dire, une *excitabilité* qui s'accumule de plus en plus: on doit plutôt faire usage des remèdes capables de diminuer la trop grande *excitabilité*, et de mettre ainsi le corps en état de supporter le *stimulus* du sang nécessaire à l'*excitement* convenable à la santé. C'est de cette sorte qu'on sera beaucoup moins menacé d'éprouver la nécessité des saignées d'habitude, et bientôt on n'en découvrira plus aucun vestige, et la santé se raffermira de plus en plus.

Par quel remède obtient-on ce but, c'est-à-dire, diminue-t-on cette *excitabilité* surabondante? Nous le citerons ici, non pas qu'il soit nouveau, mais parce qu'il y a peu de médecins qui en fassent usage dans ce cas, c'est l'élixir acide de Haller. Les expériences de ce célèbre médecin nous apprennent que le principal principe constitutif

de cet élixir, l'acide de vitriol (acide sulfurique), diminue l'*excitabilité* (sensibilité) de tout le corps, particulièrement celle des vaisseaux sanguins, et s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, la rend plus susceptible de *stimulus*. Mon digne professeur de médecine pratique, M. le conseiller Frank, a profité de ces expériences, et prouvé, par le grand nombre de celles qu'il a faites sur les malades, que l'élixir acide de Haller est un des principaux remèdes pour diminuer l'excitabilité trop accumulée et sur-tout celle du système vasculaire, qu'ainsi il rend les plus grands services dans le cas dont il est question. La meilleure manière de prendre ce remède est de mêler deux drachmes de cet élixir avec deux onces de suc de framboise, et de mettre une cuillerée de ce mélange dans une pinte d'eau qu'on prend peu à peu dans l'espace de vingt-quatre heures.

Ayant ainsi diminué l'*excitabilité* par l'élixir acide de Haller, on passe à des *stimulus* plus forts, particulièrement à ce qu'on appelle la teinture pommée de Mars dont on prend trois cuillers à café tous les jours. On ramène, par ces remèdes et autres semblables, l'*excitabilité* au point nécessaire, en sorte qu'elle peut supporter, sans mal-aise,

tous les *stimulus* requis à l'état de santé, et par conséquent, la quantité de sang convenable.

Non-seulement les saignées artificielles, produisent l'habitude négative, mais encore celles qui viennent par les maladies, comme l'épistaxis, la pneumonorragie, la méthorragie, le flux hémorrhoïdal. Il est très-rare, ou même il n'arrive presque jamais, que de telles hémorrhagies viennent d'une surabondance positive et réelle de sang; mais elles sont ordinairemennt causées par une *excitabilité* trop accumulée, c'est-à-dire, par la faiblesse; de là vient qu'on explique également comment ces hémorrhagies observent si facilement un certain ordre, et comment elles deviennent habituelles; car dès que la quantité de sang excède un peu celle à laquelle on le réduit ordinairement, l'*excitabilité* n'en peut plus supporter le *stimulus*, les vaisseaux sont stimulés à l'excès; ils épanchent du sang, ou même se rompent; quoique ce dernier cas arrive le plus rarement, malgré tout ce qu'on en peut dire, c'en est assez pour expliquer aisément l'avantage momentané des saignées, sur lequel les médecins s'appuient ordinairement pour

les autoriser ; et qui entraîne après soi les suites les plus funestes.

Si nous ne craignions de rendre cette dissertation trop longue, nous nous efforcerions de prouver ou de rendre tout au moins probable que l'origine des menstrues sexuelles est soumise aux mêmes lois de l'habitude ; mais nous laissons ce sujet qui exigerait un trop grand développement, et nous allons passer à *l'habitude par rapport aux remèdes purgatifs.*

Si l'on fait un usage excessif du *stimulus* des alimens, on diminue par-là l'*excitabilité* du canal alimentaire, et alors le *stimulus* des matières qu'il contient ne suffit pas pour exciter le mouvement péristaltique des intestins; il survient des constipations, la corruption des matières arrêtées, et la maladie qu'on nomme *mal gastrique.* La méthode curative consiste ici à se servir des médecines que l'expérience nous apprend être propres à inciter particulièrement le canal alimentaire, et qu'on connaît sous le nom de remèdes purgatifs, afin de rétablir le mouvement péristaltique par leur *stimulus* artificiel, et d'évacuer, par ce moyen, les matières qui se sont arrêtées. Le même *stimulus* qui provoque

que le mouvement péristaltique, produit également une sécrétion augmentée d'humeurs diverses qui rendent plus fluides les matières contenues dans le canal alimentaire, et en augmentent et fortifient ainsi l'évacuation: c'est pourquoi les purgatifs ont deux effets; l'un de *stimuler*: et l'autre d'*éloigner les stimulus.*

On voit, par cette explication, comment et pourquoi les purgatifs sont tantôt fortifians, tantôt débilitans. Ils fortifient en vertu de leur *stimulus*, lorsque l'évacuation n'est point trop copieuse, ou se borne à évacuer simplement les matières nuisibles; mais si l'évacuation excède le *stimulus*, ou si les purgatifs évacuent les meilleurs sucs du corps, et les prodiguent au lieu de débarrasser seulement le canal alimentaire des substances positivement nuisibles, alors ils affaiblissent d'une manière sensible, et souvent funeste.

Dans quelle maladie doit-on faire usage des purgatifs ? Dans celles où les alimens pris à l'excès ne peuvent pas être évacués d'eux-mêmes, lorsque des substances positivement nuisibles et corrompues séjournent dans le canal alimentaire, et enfin lorsqu'on

a pour but de soustraire des *stimulus* au corps. Ce dernier cas se rencontre dans les maladies sthéniques dans lesquelles les purgatifs peuvent souvent remplacer les saignées.

On m'objectera que ces cas ne sont pas ceux où les médecins ordonnent des purgatifs. Cela est malheureusement vrai, et c'est en cela que consiste l'abus des purgatifs auxquels beaucoup de personnes sont tellement accoutumées qu'elles ne peuvent plus vivre en santé sans en faire usage, ou du moins le croient ainsi.

On explique l'habitude positive de la manière suivante : L'usage répété du *stimulus* des purgatifs diminue l'*excitabilité* du canal alimentaire ; de là vient que le canal intestinal n'est pas agacé suffisamment par les matières qu'il renferme, que son *excitabilité* ne ressent plus leur *stimulus*, qu'ainsi il ne peut s'ensuivre de contraction des fibres musculaires des intestins, ni d'évacuation de matière. C'est pourquoi il faut recourir à un *stimulus* artificiel plus violent pour se délivrer du mal-aise causé par la constipation. On prend un purgatif de nouveau, et même avec soulagement ; mais l'*excitabilité* du canal intestinal diminuant de plus en

plus à chaque répétition du *stimulus* des purgatifs, il est aisé de voir que, quoique l'usage des purgatifs ordinaires soulage le mal pour l'*instant*, il en augmente la source pour *toujours*.

De plus il arrive, conformément aux lois de l'*habitude négative*, des accidens qui aggravent le mal. Le foie, le pancreas, les vaisseaux et les glandes qui se trouvent dans le canal intestinal, deviennent très-excitables à cause de l'éloignement et de l'évacuation réitérée des humeurs qui en sont séparées ou des principes qu'ils contiennent. D'où vient qu'au moindre amas qui se fait, ils ne peuvent supporter leur *stimulus*, et sont provoqués à répandre ces humeurs dans le canal intestinal avant le tems convenable. L'amas de diverses humeurs qui s'ensuit, sur-tout celui de la bile produit le mal-aise, des tranchées, le défaut d'appétit, l'amertume de la bouche, des vents, etc. Ainsi naît la nécessité de se purger encore ; mais comme il est aisé de le prévoir, ce purgatif ne fait que pallier le mal, et en augmente toujours de plus en plus la cause.

Quelque facile qu'il nous fût d'expliquer l'origine de l'habitude par rapport aux laxa-

tifs, il ne nous serait pas moins aisé de faire le tableau des tristes suites de cette mauvaise habitude, s'il nous était permis de nous étendre davantage. L'incommodité de ne pouvoir aller à la selle sans laxatifs artificiels, n'est pas le seul mal que produit l'habitude des purgatifs. On regardera même cet inconvénient comme le moindre, si l'on considère que l'*excitabilité* des intestins décroît par le *stimulus* qu'exercent les purgatifs sur eux; qu'au contraire celle des diverses glandes et des vaisseaux augmente au point que les organes qui devraient exécuter l'œuvre de la digestion, ne peuvent jamais obtenir l'*excitement* nécessaire pour cette opération : or, la digestion étant la source principale du sang, le sang présidant à l'œuvre de la nutrition, on sent aisément quelles suites doit produire l'habitude de prendre des laxatifs; par exemple, les tourmens de l'hypocondrie, l'obstruction des viscères, la jaunisse, et particulièrement les *hémorrhoïdes*. Entre les causes diverses qui produisent ce mal, l'abus des purgatifs en est sans doute une des principales; car ils affaiblissent les vaisseaux sanguins du canal intestinal d'une manière directe et indirecte,

et produisent ainsi l'inflammation asthénique, qui offre, d'après la différence de sa violence, tantôt une sécrétion muqueuse, tantôt sanguine, et quelquefois nulle (les hémorrhoïdes sèches); d'après cela, on conçoit aisément pourquoi nos ancêtres furent si peu sujets aux hémorrhoïdes, tandis que nous le sommes autant. Les purgatifs n'étaient pas alors à la mode comme ils le sont aujourd'hui.

On comprendra aisément, par ce que nous avons dit plus haut en parlant des moyens de perdre l'habitude de la saignée, comment on doit se garantir de celle de se purger.

Nous ajouterons seulement ici la recommandation de s'accoutumer à des selles réglées, de n'en jamais perdre l'occasion, et de ne pas remettre à un autre tems d'aller à la garde-robe lorsqu'on en sent le besoin; c'est en suivant la première règle que l'*excitabilité* ne devient jamais émoussée par le *stimulus* des matières à évacuer, qu'elle lui cède toutes les fois qu'elle excite à un certain degré la puissance déjective, mise en action par la somme ordinaire des alimens qu'on a pris. On atteint le même but par la seconde règle, et on empêche sur-tout la

trop grande diminution de l'*excitabilité* du canal intestinal qui survient par la retenue des matières fécales, qui est cause qu'après avoir une fois résisté et surmonté le besoin pressant d'aller à la selle, on n'en a plus pendant quelque tems, et on devient constipé. Il ne faut pas cependant pousser trop loin l'observance de ces règles, et ne pas imiter ceux qui passent la moitié du jour sur la chaise percée.

Il n'est pas aussi aisé de voir *ce qu'il y a à faire lorsqu'on a contracté une fois l'habitude de prendre des médecines purgatives.*

Il faut d'abord observer ici la règle que doit suivre une personne adonnée à boire qui veut sérieusement renoncer à l'abus du vin. Elle ne peut pas sans doute quitter son habitude tout-à-coup, sans courir le risque de devenir malade ; mais c'est ce qu'elle peut faire peu-à-peu, sans avoir rien à craindre. Une personne accoutumée aux purgatifs doit se conduire de la même manière. Qu'elle y renonce tant qu'elle ne remarque pas d'indisposition sensible; lorsque l'habitude n'est pas trop invétérée, cette façon d'agir suffit souvent pour la perdre. Au contraire, si le malade ne peut pas résister plus long-

tems, qu'il prenne un purgatif, mais qu'il soit moindre à l'égard de la qualité et de la quantité, que ceux qu'il avait coutume de prendre auparavant. Il aura toujours son effet laxatif, pourvu qu'on ait laissé passer le tems de l'habitude, et qu'on ait donné par-là à l'excitabilité celui de s'accumuler un peu plus, ce qui fait qu'on est affecté plus facilement par le *stimulus* du purgatif. Si l'effet de ce remède se borne à une, deux ou trois selles (car un plus grand nombre aggraverait le mal, et serait sans doute inutile), le malade doit mettre un plus long intervalle avant de prendre un autre purgatif, si d'ailleurs celui-ci est nécessaire. Dans ce cas, on aura soin de diminuer encore la dose du purgatif, et autant qu'il sera possible, d'en affaiblir la quantité stimulante; il faut continuer ainsi graduellement jusqu'à ce qu'on ait détruit entièrement l'habitude.

Il est quelquefois très-bon de choisir, au lieu des purgatifs privilégiés, des remèdes qui stimulent également, particulièrement le canal intestinal, mais non pas au degré propre à exciter un dévoiement déclaré. Tous les *amers* possèdent cette vertu; parmi eux nous donnons la préférence au bois de

quassia infusé dans l'eau bouillante. Cependant on ne doit pas faire non plus un usage trop long-tems continué de ce remède, afin que son *stimulus* ne devienne pas indispensable.

FIN.

TABLE

DES

MATIÈRES

Contenues dans cet ouvrage.

BIOGRAPHIE *du docteur John Brown, suivie de l'histoire de sa doctrine.* Page 1

Moyens de conserver sa santé en hiver. 43

Moyens de conserver sa santé au printems, et particulièrement des cures de printems, qu'on appelle préservatives ou de précaution. 68

Argument dont on se sert pour justifier les jus d'herbe, les décoctions qui purifient le sang, le petit-lait, et autres recettes semblables. 71

Argument par lequel on veut prouver l'utilité de la saignée au printems. 72

Argument pour justifier les purgatifs au printems. 73

De l'influence des odeurs sur le corps humain. 86

De l'influence de l'habillement des femmes sur leur santé. 103

Recherches sur les causes de la pulmonie si fréquente à Vienne en Autriche et dans toutes les grandes villes, et sur les moyens de l'éviter. 123

Sur l'habitude de la saignée et des laxatifs. 151

Fin de la table.